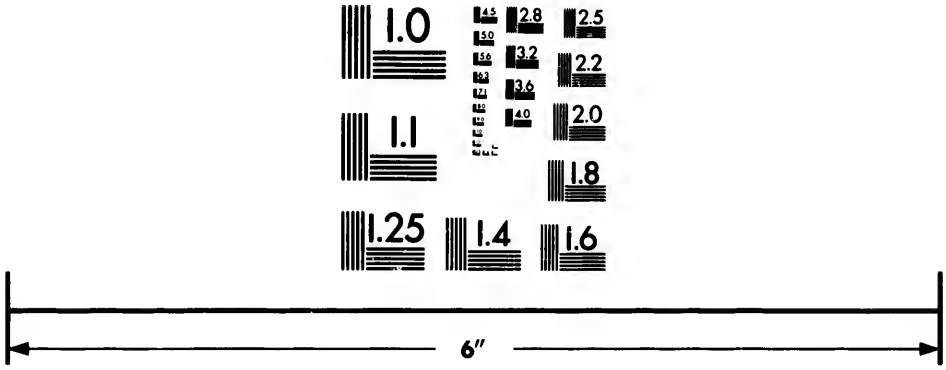
IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1982

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- [ ] Only edition available/ Seule édition disponible
- [ ] Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		14X		18X		22X		26X		30X	
				✓							
	12X		16X		20X		24X		28X		32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Library of the Public
Archives of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

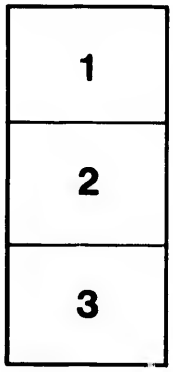
La bibliothèque des Archives
publiques du Canada

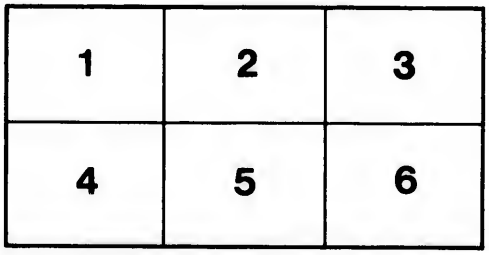
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





L'Honb W. Laurier
Presenté par
l'auteur
1 Jun 1891 J. M. Lemoine

380

520

ORNITHOLOGIE

DU

CANADA.

QUELQUES GROUPES

D'APRÈS LA NOMENCLATURE DU

SMITHSONIAN INSTITUTION,

DE WASHINGTON.

Par J. M. LeMoine, Avocat.

1ÈRE PARTIE.

QUÉBEC:

IMPRIMÉ PAR E. R. FRÉCHETTE,

21, RUE LA MONTAGNE.

1860.

PUBL. ARCHIVES OF CANADA

38036

À

Sir Etienne Paschal Taché.

Encouragé par des voix amies, l'auteur s'était hasardé à esquisser rapidement, dans les colonnes du *Canadien*, quelques groupes de l'histoire naturelle du Canada. Séduit sans doute par la nouveauté de la chose et plus encore par l'éclat des tableaux d'Audubon, de Buffon et autres, le public a bien voulu accueillir ce travail avec bienveillance, et la Presse l'a mentionné en termes flatteurs. L'on exprima même le désir de voir le tout réuni sous la forme de brochure, et l'auteur, tout en reconnaissant la responsabilité nouvelle qui allait péser sur lui, n'a pas cru devoir se soustraire au vœu de ses lecteurs. Telle est l'origine de la première partie de cet ouvrage (*), dont la seconde paraitra plus tard.

Le titre indique suffisamment que ce n'est pas un traité suivi et complet d'ornithologie ; mais un simple narré populaire, où quelques fleurs littéraires

(*) Les Oiseaux de Proie et les Palmipèdes.

ont été à dessein semées sous les pas du lecteur, afin de lui rendre cette nouvelle voie, selon l'expression de Montaigne " une route gazonnée et doux fleurante." L'idée qui guidait la plume de Wilson et d'Audubon, celle d'écrire l'histoire naturelle d'un pays au point de vue national, cette même idée a constamment inspiré l'auteur, jaloux avant tout de la gloire de sa patrie.

Lorsqu'une nation éminemment utilitaire et pratique comme l'est la république voisine (*) vote, par la voie de son Congrès, un million de dollars pour la publication, aux dépens de l'état, d'un ouvrage qui a trait en grande partie à l'histoire naturelle du pays, il est permis de chercher en cette science, une étude où l'utile l'emporte même sur l'agréable : il est également loisible de croire que si un peuple de calculateurs comme le peuple américain, consent à placer ainsi ses *espèces* pour l'avancement de la science, la connaissance et le développement des ressources de son territoire, c'est qu'après mûre réflexion, ce peuple intelligent en était venu à conclure que ce placement, tout vaste qu'il était, fructifierait au centuple.

Fort de cette double considération, l'auteur n'a pas craint de préconiser hautement une étude qui est en faveur dans tontes les grandes villes du nouveau monde et qui est *de bon goût* parmi les élus de la fortune et de l'intelligence.

Cet essai national par sa portée et son inspiration, sous quels auspices plus favorables pourrait-il

---

(*) Le professeur Baird, de Washington, nous écrivait récemment que le Congrès avait voté $1,000,000 pour la publication d'un rapport sur les productions naturelles, le climat et l'histoire naturelle de l'Amérique du Sud.

paraître, que sous les vôtres, sir Etienne Paschal Taché, vous, un des aînés du peuple Canadien ; vous, qui naguère présidiez aux destinées de cette grande Province ; vous, enfin dont les succès, et les services rendus au pays, et sur le champ d'honneur et à la tribune, ont mérité de la Souveraine de ces contrées, une solennelle et royale consécration.

Vous me permettrez d'ajouter que, pour l'auteur, c'est plus qu'un hommage au mérite ; c'est aussi un devoir qu'il remplit, mais un devoir d'amitié ; car votre nom, sir Etienne, s'associe chez lui aux souvenirs les plus doux, aux souvenirs vivaces des jeunes années, de ce temps fortuné dont la plage s'éloigne chaque jour pour nous tous ; ces souvenirs, ne sont-ce pas pour nous " les brises du soir," ce vent parfumé de la patrie ?

Agréez donc la dédicace de ce petit travail, et acceptez en bonne part ce faible tribut de

L'AUTEUR.

Spencer Grange, 1er avril 1860.

INDEX DES CHAPITRES.

—

PAGES.

Epitre dédicatoire..... I
Index des chapitres..... IV
Discours préliminaire..... 3
Notions préliminaires..... 9
Les Aigles du Canada..... 13
Les Hibous du " 1re partie..... 19
" " " 2de " 24
Faucons, Éperviers, Émerillons..... 30
L'art de la Fauconnerie..... 46
Les Cygnes du Canada..... 52
Outardes, Oies, Canards, Sarcelles..... 61
Un chapitre du sieur Boucher sur l'Histoire Naturelle du Canada..... 71
Un chapitre du Père de Charlevoix sur l'Histoire Naturelle du Canada..... 73
Biographie d'Audubon..... 78
Extrait du catalogue raisonné du *Smithsonian Institution*..... 85
Conclusion..... 92
Table des matières..... 93

ORNITHOLOGIE

DU

CANADA.

Si le spectacle de l'inépuisable variété de la nature dans le règne animal ; si l'agréable mêlé à l'utile dans ses combinaisons les plus enchanteresses ; si la contemplation de ce qui à la fois flatte la vue, charme l'ouïe, captive les sens, a été l'objet des études constantes de plusieurs des grands écrivains de l'ancien monde : le nouveau a également vu s'élever au sein de ses vastes forêts, près de ses cataractes retentissantes, des voix éloquentes qui ont célébré d'une manière non moins digne les merveilles des bois et des champs. Au front de la vieille Europe se groupent comme une auréole les noms des Lacépède, des Buffon, des Linnée, des Cuvier ; phares resplendissants de la pensée, destinés à guider dans les sciences naturelles les pas des générations à venir. L'Amérique a aussi, dans cette même carrière, ses privilégiés de l'intelligence, ses Wilson, ses Bonaparte (*), ses Agassiz, ses Audubon.

Avant d'entrer en matière, signalons une circonstance propre à augmenter pour nous, arrière-

(*) Fils de Lucien Bonaparte et Prince de Musignano.

neveux de la France, nos sympathies pour l'étude de l'histoire naturelle ; c'est que, bien que la famille anglo-saxonne répandue sur les deux rives de l'Atlantique ait donné naissance aux Pennant, aux White, aux Wilson, aux Baird et aux Brewer, hommes fort distingués d'ailleurs, néanmoins, dans cette matière, les intelligences mères, tels que Cuvier, Buffon, Agassiz, et même Audubon, appartiennent à cette antique race gauloise. Nommer ces flambeaux de l'esprit humain, c'est, ce semble, assez démontrer l'importance et la portée de l'histoire naturelle comme étude. Cette science est d'ailleurs si vaste, que chaque branche mériterait d'être traitée séparément.

Pour le quart d'heure, nous nous en tiendrons au département qui a le plus d'attrait pour la généralité des lecteurs, l'ornithologie ; ce département, nous le restreindrons encore à l'ornithologie de l'Amérique, champ entièrement vierge avant les travaux vastes et raisonnés de Wilson, du Prince de Musignano et d'Audubon ; trop heureux s'il nous était donné d'y glaner quelques rares épis à la suite de ces illustres moissonneurs.

" L'ornithologie des Etats-Unis, a dit avec rai-
" son Wilson, dévoile à nos regards les couleurs
" les plus séduisantes dans la chaîne des êtres,
" depuis l'oiseau-mouche aux ailes de trois pouces
" de long, où l'or, l'azur et la pourpre se dispu-
" tent l'empire, jusqu'au condor au sombre plu-
" mage, avec son envergure de seize pieds, qui
" séjourne dans nos régions boréales ; elle nous
" fait connaître des milliers de chantres ailés qui,
" pour la variété, la mélodie et la douceur du ra-
" mage, n'ont de rivaux dans aucune autre partie

" du globe ; elle nous dévoile leur émigration in-
" cessante, de la zone torride à la zone tempérée,
" du nord au sud, à la recherche de climats, d'ali-
" ments et de saisons convenables ; elle nous
" montre une si étonnante diversité d'allures, de
" formes, de facultés si uniformément héréditaires
" dans chaque espèce et si bien adaptées à ses be-
" soins, que nous sommes saisis d'étonnement et
" d'admiration à la vue de la puissance, de la sa-
" gesse et de la bienfaisance du Créateur. Une
" étude si propre à redoubler nos jouissances à si
" peu de frais et à nous conduire, par un sentier
" émaillé de fleurs, à la contemplation et à l'ado-
" ration du grand principe, du Père et du Conser-
" vateur de tous les êtres, ne peut donc être ni
" oiseuse, ni inutile : au contraire elle est digne de
" l'homme et agréable à la Divinité."

Ces nobles paroles font autant d'honneur à sa tête qu'à son cœur. Voilà la science sur laquelle nous désirerions voir se porter l'attention de tant de sains et vigoureux esprits qui, chaque jour, acquièrent un nouveau développement : c'est dans ce but que nous examinerons ce qui se passe sur les autres points de notre continent.

Parmi les villes de l'Union où l'histoire naturelle a pris un essor rapide, citons surtout Boston, l'Athènes de l'Amérique, Philadelphie, la Corinthe du Nouveau Monde, et la capitale fédérale, Washington, avec ses musées, son capitole et son *Smithsonian Institution*, fondé en 1846 par la libéralité d'un particulier. Cette fondation a singulièrement prospéré ; le talent et le capital qu'on y emploie chaque année à reculer les bornes de l'esprit humain, dans les sciences naturelles, place-

ront cette association sous peu, si elle n'y est déjà, au premier rang des sociétés scientifiques de l'Amérique. L'ornithologie paraît y être une des études de prédilection. Le *Smithsonian Institution* envoie chaque été d'infatigables missionnaires aux cimes des montagnes rocheuses, aux prairies de l'Ouest, aux savanes du Sud, au Canada et jusqu'aux régions glaciales du pôle, à la recherche d'oiseaux inconnus ; ces nobles enthousiastes de la science (inspirés par l'ardeur qui poussa l'infatigable Pierre Chasseur (*) à passer deux étés dans les montagnes du Canada, pour y attraper le grand papillon de nuit), le fusil à la main, traversent fleuves et rivières, tantôt sur un frêle canot, tantôt à la nage, comme Wilson et Audubon l'ont souvent fait, et reviennent chargés de dépouilles opimes.

Pas une expédition militaire n'est organisée, pas une exploration scientifique n'est mise sur pied par le gouvernement fédéral, sans des ordres formels de conserver et de faire transporter au *Smithsonian Institution*, aux frais de l'Etat, oiseaux, animaux, minéraux et autres objets, pour y être examinés et classifiés par les savants professeurs Henry, Baird et autres. Les procédés de ce corps se publient annuellement aux dépens du gouvernement.

Malgré les découvertes de Wilson, de Bonaparte, son continuateur, et du regretté Audubon, dont la noble figure est encore fraîche dans le souvenir de bon nombre d'entre nous, pendant son séjour à Québec, malgré, disons-nous, les travaux extraordinaires de cet homme de génie qui sem-

(*) Mort en 1842.

blait avoir dit le dernier mot sur cette science, le *Smithsonian Institution* a su ajouter 200 nouvelles espèces à la nomenclature d'Audubon, comme suit :

Oiseaux de l'Amér. du N.				classifiés par Wilson en 1814,	283
"	"	"	"	Bonaparte en 1838..	471
"	"	"	"	Audubon en 1844....	506
"	"	"	"	*Smith. Inst.* en 1858,	716

N'est-il pas étrange que des villes européennes telles que Londres et Edinbourg, aient des cabinets complets de l'ornithologie d'Amérique, et que la métropole des Canadas-Unis n'ait pas même les commencements d'un musée d'histoire naturelle ? Non-seulement nous n'avons pas où placer ces hôtes des forêts, décrits par Bonaparte et Audubon, mais l'ornithologie de notre propre pays nous est entièrement inconnue — et dire qu'il est si facile de se procurer en Canada les oiseaux les plus rares et les plus recherchés aux Etats-Unis. Parmi les *Raptores*, n'avons-nous pas l'oiseau majestueux de Washington, l'aigle canadien (Falco Chrysaetos), le Duc de Virginie (Bubo Virginianus), le superbe hibou blanc du Nord, surnommé à bon droit le roi des hibous (Nyctea nivea). N'avons-nous pas encore le Jaseur de Bohême, le magnifique canard branché, le cygne au blanc plumage, le fier dindon sauvage (Meleagris Gallopavo) et mille autres. Quoi de plus facile, avec les taxidermistes fixés parmi nous, que de commencer, sous la direction d'une personne entendue, une collection de l'histoire naturelle du pays dans toutes ses branches.

Nous ne saurions conclure sans témoigner notre reconnaissance au Parlement Canadien d'avoir

ajouté à la bibliothèque législative le superbe ouvrage illustré d'Audubon, " Les oiseaux de l'Amérique, " au prix de $4000 pour deux exemplaires, et aussi à l'honorable G. W. Allan, de Moss Park (Toronto), pour avoir doté sa ville natale d'une excellente collection comprenant au-delà de 600 espèces; ceci démontre que l'étude qui fit les délices de Linnée, Buffon, Cuvier, Audubon et de mille autres, possède au Canada comme ailleurs quelques sectateurs zélés.

En terminant, s'il nous est permis de formnler un vœu, osons espérer qu'avant peu les amis de la science en cette ville sauront élever un sanctuaire où le Canada ira présenter ses hommages à cette partie de la création qui manifeste d'une manière si sensible les merveilles du Tout-Puissant, et qu'à l'instar de la capitale de l'Union-Américaine, la métropole de l'Amérique Britannique aura elle aussi son musée d'histoire naturelle.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

La voie la plus courte, il nous semble, pour inspirer de l'intérêt pour l'étude de l'ornithologie, comme science à la fois agréable et utile, c'est de consacrer quelques moments de loisir à décrire, d'après les meilleurs auteurs, la vie intime et les mœurs des *groupes* les plus intéressants que nous possédons au Canada. Nous commencerons par "Les Aigles du Canada," et, grâce aux sources où nous puiserons, nous promettons d'avance au lecteur un chapitre intéressant. Avant néanmoins d'entrer en matière, nous avons à faire connaître quelques termes techniques, quelques définitions et quelques notions préliminaires, qui, bien qu'utiles et mêmes indispensables, n'en seront pas moins sèches à lire. On entend par auriculaires, les plumes molles qui recouvrent les oreilles de l'oiseau ; par *Pennes*, les grandes plumes des ailes et de la queue; par *Remiges* ou rames, les grandes plumes des ailes ; par *remiges primaires* ou *primaires* les dix plumes qui partent du carpe de l'aile : il y a aussi les *remiges bâtardes* qui forment dans le pli de l'aile une sorte d'appendice supplémentaire : en arrière des remiges primaires sont les remiges secondaires ; les plumes attachées à l'humerus sont moins fortes et portent le nom de *pennes scapulaires* ; le speculum est cette petite tache que certains oiseaux ont sur l'aile, d'une couleur plus éclatante que le reste de l'aile.

Longueur totale se dit de l'espace qu'il y a du bout du bec à l'extrémité des plumes ou pennes de la queue.

Envergure est l'espace entre le bout d'une aile et l'extrémité de l'autre aile; ces deux choses s'expriment ainsi dans les auteurs—viz : 18 × 28—ce qui indique que l'oiseau a 18 pouces de long, depuis le bout du bec à l'extrémité de la queue, et 28 pouces de l'extrémité d'une aile à l'extrémité de l'autre.

Toutes ces particularités seront sensibles au premier coup d'œil pour celui qui ne pouvant se procurer les œuvres dispendieuses d'Audubon se contentera d'examiner et d'identifier un oiseau vivant ou mort avec le petit tableau synoptique d'Audubon —les personnes au loin, qui voudront, par lettre ou autrement, identifier ou faire identifier une espèce, trouveront aussi la connaissance de ces termes techniques d'un grand secours. Chez les oiseaux de proie, la femelle est toujours beaucoup plus grande que le mâle ; chez ces derniers, ainsi que chez les hirondelles, les *primaires* sont toujours fort longues. Venons en maintenant aux divers systèmes ou classifications des oiseaux. Notre cadre est par trop étroit, pour entrer dans des détails ; nous nous contenterons d'indiquer les principales divisions.

Malgré les découvertes modernes, Linnée, dont le système a été perfectionné par Cuvier, est comme la base de l'édifice de la classification et continuera de l'être. Son *sytema naturæ* est écrit avec une concision et une exactitude telles, que, malgré les progrès de la science, il sert encore d'épitomé aux naturalistes de toutes les nations. Linnée divise les oiseaux en six ordres: Willoughby et Ray, les avaient divisés en deux classes, les oiseaux de terre et les oiseaux de mer : Blumenback, en fait neuf ordres : Cuvier, six : le célèbre Vieillot, cinq : M. Vigors, en reconnaît cinq : Temminck, dans son manuel d'ornithologie, publié en 1815 établit seize ordres : Agassiz, dont l'ouvrage vient de paraître, les limite à quatre. Le système de Cuvier paraît clair: il se compose ; 1o. des Oiseaux de proie; 2o. des Grimpeurs, tels que Pies, Pics-bois, etc. ; 3o. des Palmipèdes, tels que les cygnes, oies, etc.; 4o des Passereaux; 5o des Gallinacées; 6o des Echassiers, tels que Hérons, Gibiers de grève, etc. Cette classification. avec quelques modifications, a été adoptée par les savants professeurs du *Smithsonian Institution*, dans leur catalogue raisonné de l'ornithologie de l'A-

mérique, publié en 1858 sous les auspices du professeur Baird. Comme il est peu probable que le Canada puisse d'ici à longtemps surpasser les travaux de l'Institution de Washington, ne serait-il pas mieux de donner à sa nomenclature et à sa classification la préférence sur les systèmes européens, comme mieux adaptées au Canada ? Ce que les naturalistes des Etats-Unis s'efforcent le plus d'établir en ce moment d'une manière exacte, c'est le parcours géographique (geographical range) de chaque espèce, sur le continent américain. On prend, par exemple, comme ligne de démarcation, une latitude donnée ; on classifie, comme appartenant au nord de l'Amérique tous les oiseaux que l'on trouve entre cette ligne de démarcation et le pôle, et si les tempêtes ou d'autres causes jettent en deça de cette ligne quelques rares individus que l'on sait appartenir aux latitudes tropicales, ils sont désignés, dans le catologue, sous la dénomination " d'accidentels." D'après des lettres reçues récemment des professeurs Baird de Washington, et Brewer de Boston, il paraîtrait qu'il existe encore plusieurs lacunes à remplir, relativement aux mœurs et aux habitudes des oiseaux de nos régions boréales. Richardson, Swainson, Lewis Clarke, Pennant, Edwards, Audubon et Cassin, de Philadelphie, sont ceux qui ont le mieux fait connaître le règne animal des climats arctiques. Les suggestions fournies par le *Smithsonian Institution* à ses correspondants, ont beaucoup d'à propos parmi nos compatriotes qui aiment les sciences naturelles, savoir : de noter et de faire connaître la présence, les allures, les migrations, le plumage des oiseaux de chaque localité du Canada aux différentes saisons de l'année : de cette manière, le Canada aura bientôt, sur ce qui le regarde, des notions aussi exactes et aussi complètes que les autres pays. Quant à nous personnellement, nous aurions un plaisir particulier à recevoir par écrit des vieux chasseurs, voyageurs et autres, leurs observations et leur expérience sur ce sujet.

Terminons, maintenant, par les belles paroles du professeur français Le Maoût:

" La bonté divine, dit-il, se manifeste clairement " à l'esprit le plus vulgaire dans la grande classe " des oiseaux. On serait même tenté, au premier " coup d'œil, d'admettre que ces êtres ont été " l'objet d'une prédilection toute spéciale, à la- " quelle il doivent l'avantage de leur organisation. " L'appareil locomoteur qui leur donne pour do- " maine la terre, le ciel et les eaux ; leur repos " même, dont le mécanisme n'est pas moins admi- " rable que celui de leurs mouvements ; leur res- " piration, source abondante de chaleur et d'éner- " gie, et puissant auxiliaire du vol et de la nata- " tion ; la perspicacité de leur vue qui s'accom- " mode merveilleusement à la distance et à la pe- " titesse des objets ; la fabrication industrieuse de " leurs nids ; les minutieuses précautions, la vigi- " lance infatigable, l'héroïque dévouement de la " femelle, avant et après l'éclosion (génie de " l'amour maternel qui veille à la conservation " de l'espèce dans l'insecte comme dans le vertè- " bré, et qui a fait dire si heureusement que *le " cœur d'une mère est le chef-d'œuvre de la nature*) ; " les allures vives et légères, le plumage, varié à " l'infini, les cris d'appel et les chants d'amour de " ces hôtes aériens, qui vivifient par leur présence " nos jardins et nos campagnes, et sans lesquels " les prés, les forêts, les rivages n'auraient à nos " yeux que des beautés incomplètes ; enfin leurs " migrations périodiques, dont l'objet principal " est l'alimentation qu'ils vont chercher dans des " régions lointaines, à travers les solitudes des " continents et des mers, sans autre guide que " leurs instincts ; tout, chez les oiseaux, est propre " à charmer les méditations du philosophe et les " rêveries du poëte, aussi bien que la curiosité du " naturaliste."

—

LES AIGLES DU CANADA (*).

Les aigles sont les plus puissants des Rapaces ; la plupart ne vivent que de chair palpitante, et ce n'est que dans des cas de disette extrême qu'ils touchent aux animaux morts. Les recherches les plus récentes donnent à l'Amérique du Nord cinq espèces d'aigles : l'aigle royal (aquila canadensis) l'aigle du Nord, (halietus pelagicus) l'aigle de Washington, (halietus Washingtonii) l'aigle gris, (halietus albicilla, que l'on prétend être la femelle du halietus pelagicus) et l'aigle à tête blanche, (halietus leucocephalus) (Bald Eagle). Des cinq espèces, si réellement il en existe cinq, car les naturalistes sont fort divisés sur ce point, le Canada peut en réclamer à coup sûr deux espèces (†), et peut-être plus. Nous nous en tiendrons à ces deux espèces, qui sont fort belles ; remarquons, en passant, que tous les aigles tués cette automne autour de cette ville appartiennent à l'espèce *aquila canadensis*, aigle royal ou doré. Cet oiseau est commun dans le nord et l'est de l'Europe, en Afrique et dans l'Asie Mineure. Le plumage est plus ou moins brun roux ; les plumes de la tête et du cou sont d'un roux doré, avec la tige noire, les remiges sont de couleur brune foncée ; les plumes des tarses sont d'un brun ferrugineux. Cette espèce a été longtemps connue sous trois noms différents, à cause des variations de couleur que le temps donne à sa livrée.

L'*aigle brun* (‡), qui, plus vieux, s'appelle l'*aigle noir*, se nomme l'aigle doré, quand son plumage

---

(*) Un fort bel aigle doré a été pris en novembre dernier, presque mort, sur une *banquise* de glace flottante, sur le lac St.-Pierre, près de Trois-Rivières. Affaissé par la pluie et le froid, il était fixé à la glace, les ailes pendantes. Le propriétaire de l'hôtel McPhersen l'exhibe maintenant avec orgueil aux Trifluviens et aux étrangers : il est fort gros.

(†) Charlevoix.—Voyage en Amérique, lettre IX.

(‡) Wilson, Geoffroi de St.-Hilaire—Le Maoût.

est parfait ; sa queue, qui, dans le jeune âge, était blanche à sa moitié supérieure, est plus tard noirâtre et marquée de bandes irrégulières cendrées. La taille est de deux pieds et demi à trois pieds et demi ; l'envergure est de huit pieds et demi, le bec est de couleur bleuâtre, les narines sont ovales, les yeux sont grands et paraissent enfoncés dans une cavité profonde que domine le bord saillant de l'orbite. C'est surtout chez cet oiseau que l'on peut remarquer cette membrane à coulisse qui permet à l'animal de regarder fixement le soleil.

On rencontre cet oiseau quelquesfois en France ; il n'est sédentaire que dans les Alpes et les Pyrénées. Il se nourrit de gros oiseaux, de lièvres, de jeunes cerfs. Mais si ces animaux viennent à manquer, il se jette sur des natures plus faibles, et, si la proie vivante lui fait défaut, il ne dédaigne pas les chairs corrompues. L'aigle royal est très farouche, il vit avec sa compagne au milieu des rochers, et chasse de son voisinage tout Rapace qui voudrait s'y établir. Il fond sur sa proie avec la rapidité d'un trait, et, après s'être abreuvé de son sang, l'emporte dans ses serres jusque dans sa retraite, où il la dépèce en lambeaux, qu'il présente palpitants à ses aiglons. Son aire est ordinairement construite sur la plate-forme d'un rocher escarpé ; elle est formée de gros bâtons entre-croisés, et ses parois s'élèvent continuellement par l'accumulation des ossements que l'oiseau y abandonne. La femelle pond ordinairement deux œufs, d'un gris cendré, quelquefois tachetés de brun : elle les couve pendant trente jours ; alors le mâle chasse seul pour fournir aux besoins de la famille ; quand les petits sont éclos, leurs parents se mettent en campagne pour leur chercher de la pâture ; et, si l'on en croit les témoignages unanimes des habitants des montagnes, tandis que l'un bat les buissons, l'autre se tient sur un roc élevé ou sur la cime d'un arbre pour saisir le gibier au passage. Sa physionomie sévère et imposante, sa voix grave, son œil étincellant, ombragé par un sourcil saillant,

son vol rapide, surtout sa force et son courage, le faisaient regarder par les anciens comme le symbole de la puissance et de la domination. On l'avait dédié au maître des dieux ; les souverains ainsi que les peuples belliqueux l'avaient adopté pour leur enseigne de guerre ; puis, pour flatter les dominateurs, on fit à l'aigle une réputation de noblesse et de magnanimité qui ne s'accorde guère avec l'observation exacte des faits.

Ecoutons à ce sujet l'illustre Buffon, qui parle de l'aigle en poète, plutôt qu'en naturaliste :

" L'aigle a plusieurs convenances physiques " et morales avec le lion : la force et par conséquent l'empire sur les autres petits animaux, " comme le lion sur les petits quadrupèdes ; la " magnanimité, il dédaigne également les petits animaux et méprise leurs insultes : ce n'est qu'après avoir été longtemps provoqué par les cris " de la corneille et de la pie que l'aigle se détermine à les punir de mort ; d'ailleurs il ne veut " de bien que celui qu'il conquiert, d'autre proie " que celle qu'il prend lui-même ; la tempérance, " il ne mange presque jamais son gibier en entier " et il laisse, comme le lion, les débris et les restes " aux autres animaux. Quel qu'affamé qu'il soit, " il ne se jette jamais sur les cadavres."

Sans manquer au respect dû au génie de Buffon, on peut se demander si cette apologie de l'Aigle est bien le langage d'un historien de la nature. On peut même en douter.

M. Degland, naturaliste français, rapporte un fait remarquable, qui atteste la force musculaire de l'aigle et qui s'est reproduit assez souvent au Canada : deux petites filles du canton de Vaud, l'une agée de cinq ans, et l'autre de trois, jouaient ensemble, lorsqu'un aigle de taille médiocre se précipita sur la première, et, malgré les cris de sa compagne, malgré l'arrivée de quelques paysans, l'enleva dans les airs. Après d'actives recherches sur les rochers des environs, recherches qui n'eurent d'autre résultat que la découverte d'un sou-

lier et d'un bas de l'enfant et de l'aire de l'aigle, au milieu de laquelle étaient deux aiglons, entourés d'un amas énorme d'ossements de chèvres et d'agneaux ; un berger rencontra enfin, près de deux mois après l'événement, gisant sur un rocher, le cadavre de la petite fille, à moitié nu, déchiré, meurtri, et desséché ! Ce rocher était à une demi-lieue de l'endroit où l'oiseau avait enlevé l'enfant—l'on se rappellera un fait assez analogue, qui eut lieu à Charlesbourg, près de Québec (*), il y a une quinzaine d'années, moins les résultats désastreux. L'aigle doré exhibé cette automne chez M. Couper, en cette ville, était accusé d'un semblable attentat, qui lui valut le coup de grâce (†).

L'aigle à tête blanche, (halictus leucocephalus) de Lesson (Bald Eagle) : cette espèce habite principalement l'Amérique Septentrionale ; elle est un peu moins commune en Canada, que l'aigle doré (‡). Elle niche sur les rochers escarpés et les arbres à cime large et élevée dans les savannes impénétrables. Les œufs sont d'un blanc jaunâtre, tacheté de gris roussâtre, l'intérieur de la coquille est d'un beau vert. Les aigles commencent la ponte dans les régions tempérées des Etats-Unis, telles que la Virginie et la Pensylvanie, en février et mars. L'aigle à tête blanche est l'emblême national de l'Union-Américaine ; nul oiseau ne possède un vol plus puissant, nul n'a plus de force, d'adresse et de courage ; mais son caractère est féroce et tyrannique : Franklin n'approuvait point le choix que ses compatriotes avaient fait de l'aigle à tête blanche pour blason national. Un brigand ailé, disait-il, qui profite de ses avantages pour ravir aux oiseaux plus faibles que lui le butin qu'ils ont

(*) Cet oiseau fut acheté par feu M. Prendergast.

(†) Cet aigle forme partie du musée de l'auteur.

(‡) L'honorable G. W. Allan dit l'avoir vu assez fréquemment dans le voisinage de Toronto. C'est probablement cette espèce qui, au dire de nos chasseurs, fréquente *la batture aux loups-marins*, vis-à-vis de St.-Roch des Aulnets. Il se rencontre, ainsi que le Grand Aigle du Nord (Pélagicus), sur les grands lacs du Haut-Canada.

conquis, n'est pas digne de représenter l'indépendance loyale et généreuse du peuple américain. C'est un spectacle superbe, dit Wilson, de voir tournoyer au-dessus de la cataracte de Niagara, ce féroce ravisseur, en quête des carcasses de chevreuil, d'ours ou autres animaux entraînés dans l'abîme. On nous saura gré d'emprunter au père de l'ornithologie américaine une de ses pages les plus éloquentes.

" Voulez-vous, dit l'illustre Audubon, connaître la rapine de l'aigle à tête blanche ? Permettez-moi de vous transporter sur le Mississippi, vers la fin de l'automne, au moment où des milliers d'oiseaux fuient le Nord, et se rapprochent du Soleil. Laissez votre barque effleurer les eaux du grand fleuve. Quand vous verrez deux arbres dont la cime dépasse toutes les autres cimes s'élever en face l'un de l'autre, sur les deux bords du fleuve, levez les yeux ; l'aigle est là, perché sur le faîte de l'un des arbres ; son œil étincelle, et roule dans son orbite, comme un globe de feu. Il contemple attentivement la vaste étendue des eaux ; souvent son regard se détourne et s'abaisse vers le sol ; il observe, il attend ; tous les bruits sont écoutés, recueillis par son oreille vigilante ; le Daim qui effleure à peine les feuillages ne lui échappe pas. Sur l'arbre opposé sa compagne est en sentinelle ; de moment en moment son cri semble exhorter le mâle à la patience. Il y répond par un battement d'ailes, par une inclination de tout son corps, et par un glapissement aigre et strident, qui ressemble au rire d'un maniaque ; puis il se redresse, immobile et silencieux comme une statue. Les Canards, les Poules d'eau, les Outardes, passent au-dessous de lui, en bataillons serrés que le cours du fleuve emporte vers le sud ; proies que l'aigle dédaigne et que ce mépris sauve de la mort. Enfin, un son lointain, que le vent fait voler sur le courant, arrive à l'ouïe des deux époux : ce bruit a le retentissement et la raucité d'un instrument de cuivre ; c'est

la voix du cygne (*Cygnus buccinator.*) La femelle avertit le mâle par un appel composé de deux notes : tout le corps de l'aigle frémit ; deux ou trois coups de bec, dont il frappe rapidement son plumage, le préparent à son expédition. Il va partir. Le Cygne vient, comme un vaisseau flottant dans l'air, son cou de neige étendu en avant, l'œil étincelant d'inquiétude. Le battement précipité de ses ailes suffit à peine à contenir la masse de son corps, et ses pattes, qui se ploient sous sa queue, disparaissent à l'œil. Il approche lentement, victime dévouée. Un cri de guerre se fait entendre. L'aigle part avec la rapidité de l'étoile qui file. Le Cygne a vu son bourreau ; il abaisse son cou, décrit un demi cercle, il manœuvre, dans l'agonie de sa terreur, pour échapper à la mort.

" Une seule chance de salut lui reste, c'est de plonger dans le courant ; mais l'aigle a prévu ce stratagème ; il force sa proie à rester dans l'air, en se tenant sans relâche au-dessous d'elle, et en menaçant de la frapper au ventre ou sous les ailes. Le cygne s'affaiblit, se lasse, et perd tout espoir de fuite ; mais alors son ennemi craint encore qu'il n'aille tomber dans l'eau du fleuve : un coup des serres de l'aigle frappe la victime sous l'aile et la précipite obliquement sur le rivage. Tant de prudence, d'activité, d'adresse, ont achevé la conquête. Vous ne verrez pas sans effroi le triomphe de l'aigle ; il danse sur le cadavre, il enfonce profondément ses armes d'airain dans le cœur du cygne mourant, il bat des ailes, il hurle de joie ; les dernières convulsions de l'oiseau semblent l'enivrer, il lève sa tête chenue vers le ciel et ses yeux se colorent d'un pourpre enflammé. Sa femelle vient le rejoindre ; tous deux ils retournent le cygne, percent sa poitrine de leur bec, et se gorgent du sang chaud qui en jaillit."

" N'est-ce pas là, s'écrie un naturaliste français, " un drame tout entier, avec son exposition atta- " chante, son trouble croissant et ses péripéties im- " prévues ? N'y trouve-t-on pas *terreur et pitié*

" comme dans la véritable tragédie ? Que l'on
" rapproche de cette magnifique peinture de mœurs
" les plus belles pages de Buffon et l'on verra la dis-
" tance qui sépare le naturaliste sédentaire du natu-
" raliste voyageur.....Loin de nous l'ingrate et
" téméraire pensée d'affaiblir l'admiration due à
" l'immortel écrivain que la France comptera tou-
" jours avec orgueil parmi ses gloires scientifiques
" et littéraires. En invitant nos lecteurs à étudier
" comparativement le style de deux hommes si
" éminents, nous voulons seulement leur faire sen-
" tir combien un esprit souple et exact, qui a étu-
" dié de près la nature, a l'avantage sur le génie
" le plus brillant qui n'a pu l'observer que dans
" une ménagerie ou dans un jardin. L'amour
" passionné de l'histoire naturelle, voilà tout le
" secret du talent descriptif d'Audubon, et l'obser-
" vation attentive des faits a suffi pour donner
" à ses tableaux une chaleur et un coloris que l'é-
" crivain le plus habile ne saura trouver dans
" la poudre du cabinet." Avions-nous raison de dire que l'Amérique avait elle aussi sesprivilégiés de l'intelligence ?

LES HIBOUS DU CANADA.

[Première Partie.]

Le hibou a de tout temps, par ses mœurs étranges, ses habitudes solitaires, ses lugubres accents nocturnes, inspiré aux peuples une terreur vague mêlée de mystère. Les Grecs l'appellent *Athêné* (*) (Minerve) parcequ'ils lui attribuent la connaissance de l'avenir et *Surnion* (*) oiseau de mauvais augure, étant, disent ils, un prophète de malheur aux individus et aux nations. Il joue son rôle obligé dans les peintures des poëtes qui le font intervenir à point nommé, *au fort de la tempête*,—

(*) Texte grec.

dans la solitude de la forêt,—pendant les ténèbres de la nuit,—dans la tour vermoulue d'un château gothique.—Shakespeare fait dire à Casca, un des conspirateurs, que parmi les phénomènes effroyables dont Rome vient d'être le théâtre et qui présagent la mort de César, on a remarqué, en plein midi, sur le forum, l'apparition de " l'oiseau de la nuit. " (*) Sous le consulat de L. Cassius et de C. Marius, un grand hibou, planant au-dessus du capitole, vint ajouter à l'épouvante générale. On a même prétendu que l'*Incendiaria Avis* de Pline (†) n'était autre que le hibou. Aldrovande, qui s'est donné la peine de recueillir les opinions sur cette matière, est pourtant d'un avis contraire. Parmi les Aborigènes de l'Amérique, le grand hibou est l'objet d'un culte spécial ; leurs prêtres l'ont adopté comme le symbole de leur puissance et de leur dignité. " Les Creeks, dit Bartram, se distinguent par le respect dont ils entourent cet oiseau—le plus jeune des prêtres ou devins revêt une tunique blanche et fait porter devant lui un énorme hibou empaillé avec beaucoup d'art : il imite par son maintien la gravité et la taciturnité du hibou et traverse le village en chantant à demi-voix une douce psalmodie. "

Ces oiseaux se divisent en deux classes distinctes (lesquelles comprennent elles-mêmes plusieurs subdivisions) savoir, les Diurnes et les Nocturnes. Nous donnerons le pas à ces derniers, sans nous astreindre à aucun ordre.

Les rapaces nocturnes ne voient bien que pendant le crépuscule et au clair de la lune ; leurs yeux sont gros, leur tête fort grosse. Chez eux, le sens

---

(*) And yesterday, the bird of night did sit
Even at noon day, upon the market place
Hooting and shrieking.....

(*Mort de Jules César,—Act. I, Scène III*)

Virgile fait également prédire la mort de Didon par un hibou.

(†) Pline, livre X, c. 13.

de l'ouïe est d'une finesse extrême. Leur nourriture consiste en rats, souris, oiseaux et insectes que le rapace nocturne saisit à l'improviste, favorisé par les ténèbres et par son vol merveilleusement silencieux. Il avale sa proie sans la plumer ou l'écorcher : plus tard la peau ou les os sont revomis en boulettes. Le jour, il dort dans son trou : si, par accident, il en sort, son apparition est une fête pour les corneilles, pies, jays, hirondelles et autres voisins qui viennent à l'envi l'insulter par leurs clameurs et leurs coups de bec. Le nocturne ne cherche pas à se défendre ; il se blottit, prend les attitudes les plus bizarres et attend patiemment que le retour du crépuscule lui permette de prendre sa revanche. Il suffit de placer une chouette, ou même d'en contrefaire le cri, pour attirer toute la tribu ailée du voisinage. Les choses n'ont pas changé depuis Aristote, qui mentionne le fait. Ces rapaces vivent isolément ou par couples ; quelquefois ils voyagent par troupe ; leur plumage est en général remarquable par le grand nombre de taches, de lignes, de bandes dont il est irrégulièrement parsemé. En tête des rapaces nocturnes, plaçons le Duc de Virginie (Bubo Virginianus), surnommé ordinairement " Le Chat Huant Canadien, " dont deux superbes spécimens étaient exposés en vente, ces jours derniers sur le marché de cette ville. Ce brigand de nuit est de la taille d'une dinde ; son plumage est gris et fauve. Deux aigrettes de plumes l'ont fait surnommer le *grand hibou à cornes*. " Dans les forets denses de l'Indiana, dit Wilson, j'ai plus d'une fois entendu cette sentinelle solitaire, pousser des cris à faire trembler une garnison entière, *Waugh O! Waugh O!* Ses autres solos nocturnes étaient non moins mélodieux et ressemblaient tantôt au hurlement d'un chien qui a perdu son maître, tantôt au râle étouffé d'un assassiné qui crie en vain au secours." Ce sont les accents lugubres du duc de Virginie qui éveillent la nuit nos campagnards occupés en mars et avril à la confection du sucre d'érable, sur le

penchant des collines. Le duc fréquente surtout les bois voisins des rivières. Le jour, on le voit seul, souvent sur les grosses branches les plus touffues; si on le surprend, il se réveille, siffle, fait rouler ses gros yeux et claquer ses mandibules d'une manière effrayante. Dindes, poules, perdrix, canards, poissons morts, lapins et souris, voilà ses entremets et sa pièce de résistance. Il les avale tout entiers avec la plume, le poil et les os (*).

C'est dans les nuits sereines qu'on peut le voir voler, silencieux et rapide, à la recherche de sa proie. "Le marinier descendant le Grand Fleuve, " (le Mississipi) remarque le nocturne chasseur qui " passe au-dessus de sa barque; les ailes étendues, il franchit les collines, ou bien descend et " s'élève dans l'air comme une ombre, ou bien " disparaît dans les bois. Le bateau qui suit le " cours sinueux de la rivière, arrive bientôt dans " une anse que borde un champ nouvellement " défriché; la lune brille sur l'humble chaumière du colon; dans le petit champ qui l'entoure, un arbre, que la hache a épargné, sert de " juchoir aux oiseaux domestiques, qui doivent " bientôt peupler la basse-cour. Parmi eux se " trouve une Dinde qui couve. Le grand Hibou, " dont les yeux perçants ont découvert sa proie, " plane circulairement autour de l'arbre et médite " son attaque. Mais la Dinde est aussi vigilante " que lui; elle se dresse sur ses pieds, agite ses " ailes et glousse si bruyamment, qu'elle réveille " tous ses voisins les Coqs et les Poules; le caquettement devient général, et le colon se réveille à " son tour. Il est bientôt sur pied, prépare son

(*) En avril 1721, Charlevoix écrivait, de Chambly, à la duchesse de LesDiguères: "Le Chat Huant Canadien " n'a de différence du Français qu'une petite fraise blanche autour du cou, et un cri particulier. Sa chaire est " bonne à manger. et bien des gens la préfèrent à celle " de la Poule. *Sa provision pour l'hyver sont des Mulots,* " *auxquels il casse les pattes et qu'il engraisse et nourrit avec* " *soin, jusqu'à ce qu'il en ait besoin! ! !*" Il est permis d'en douter.—Voyage en Amérique, lettre IX.

" fnsil, ouvre la porte et regarde dehors ; il voit " le maraudeur emplumé qui s'est perché sur une " branche morte et d'un seul coup, il rétablit la " tranquillité dans son poulailler suspendu." " Les gestes ridicules et les évolutions bizarres du Grand Duc, qui veut plaire à sa compagne, ne se peuvent décrire : ce sont des courbettes, des demi-tours, des contorsions, des claquements de bec, dont le spectacle dissiperait la plus sombre mélancolie : elle y répond en imitant les allures et la pantomine de son compagnon. Puis tous deux vont construire, en mai, au plus épais des bois, leur nid, qu'ils fixent sur une maîtresse branche, voisine du tronc principal : il se compose de petits bâtons tortueux et est tapissée à l'intérieure de plumes et d'herbes fines. Le duc de Virginie pris au nid, s'apprivoise—il n'émigre pas et passe l'année chez nous ; " ainsi s'exprime Audubon.—Le Grand Hibou à cornes, lorsque son plumage est en saison est un des plus nobles oiseaux de la Faune Canadienne—sa force, son courage indomptable, sa férocité, l'ont fait surnommer l'aigle-hibou—il y a, en Amérique, quatre variétés de cette espèce, savoir : pacificus, atlanticus, arcticus, magellanicus.

Le chat huant de Laponie (Great Gray Owl) *surnium cinereum*, de Chs. Bonaparte ; cette espèce surpasse en grosseur le Duc de Virginie—elle en diffère dans la couleur et en ce qu'elle n'a pas d'aigrettes ou cornes : elle habite l'extrême Nord, et se rencontre dans le voisinage de la Baie-d'Hudson ; ce n'est qu'un " accidentel " en nos latitudes, quoiqu'en dise Cassin, de Philadelphie, (peut-être la plus haute autorité contemporaine en Amérique) lequel sur le témoignage du Dr. Hall, de Montréal, prétend que ce hibou est assez commun dans les environs de Montréal *où il couve*, dit-il. Nous avouons que nous tiendrions beaucoup à constater le fait. Malgré notre succès à nous procurer les autres espèces, nous sommes encore sans celle-ci : c'est le plus gros de nos Hibous.

On nous apprend qu'il y a beaucoup de hibous, en octobre, mars, avril et mai, dans toute la chaîne des Laurentides, aux environs de cette ville. Une personne résidente sur les bords du lac-Laurent, ou Larron (Comté de Québec), affirme qu'elle en a vu jusqu'à six perchés en même tems sur le toit de sa demeure.

LES HIBOUS DU CANADA.

[Deuxième Partie.]

La Chouette grise du Canada (syrnium nebulosum) de Boié (Barred owl) est une autre espèce, assez commune en nos climats en automne : elle niche dans les trous des arbres où elle pond deux œufs. Son plumage est brun, tacheté de blanc ; le ventre et les plumes inférieures de la queue sont d'un blanc sale, rayé de brun ; la queue est courte,—barrée de brun et de blanchâtre. Le bec est jaune,—taille, dix-huit pouces. Grand mangeur de poulets, souris, lapin et grenouilles, on la dit à la Louisianne, piscivore. " Son cri est un *waah*, *waahha*, qu'on est tenté, dit Audubon, de comparer au rire affecté, d'un *fashionable*. Combien de fois, dans mes excursions lointaines, étant campé sous les arbres, et me disposant à faire rôtir une tranche de venaison ou un écureuil, au moyen d'une branche, n'ai-je pas été salué du rire de ce perturbateur nocturne. Il s'arrêtait à quelques pas de moi, exposant tout son corps à la lueur de mon feu et me regardait d'une si bizarre manière, que, si je n'avais pas craint de passer pour fou à mes propres yeux, je l'aurais invité poliment à venir partager mon souper. On le rencontre dans tous les bois isolés, même en plein jour et aux approches de la nuit. S'il y a apparence de pluie, il se met à rire plus fort que jamais ; son *waah*, *waah* pénètre dans les retraites les plus reculées, et ses camarades lui ré-

pondent avec des tons étranges et discordants ; on serait tenté de croire que la nation des Hibous célèbre une fête extraordinaire. Lorsque l'on s'approche d'un de ces oiseaux, ses gestes deviennent d'une bizarrerie inexprimable, son attitude droite change, il baisse la tête et incline son corps ; les plumes de sa tête se hérissent et l'enveloppent comme d'une fraise ; il roule ses yeux comme un aveugle et exécute avec son cou des mouvements anguleux comme s'il était disloqué. Il suit pendant tout ce manége les moindres mouvements de l'étranger et, s'il soupçonne de mauvaises intentions, il s'envole, puis s'arrête le dos tourné, fait subitement volte-face, comme un conscrit qui apprend l'exercice et recommence à examiner l'inconnu qui s'approche de lui. Si l'on tire sur lui et qu'on le manque, il fuit au loin et, quand il a gagné le large, il fait entendre son éclat de rire avec pompe. Pendant le jour, il se laisse assaillir par les petits oiseaux, et semble saisi de frayeur ; si un écureuil s'approche de lui, il prend la fuite devant ce timide animal, qu'il va manger tout à l'heure, aussitôt que le soleil sera couché. "

Le Hibou commun (Otus Wilsonianus) ou moyen duc, et le Hibou à aigrettes courtes (Brachyotus Cassinii) ou grande chevêche : ces deux espèces se distinguent par leur sociabilité—elles séjournent beaucoup à terre pour y attraper les souris, les mulots et les petits oiseaux. Le Hibou commun habite ordinairement les cavernes, les bâtiments en ruines, les creux des vieux arbres et les forêts montueuses ; il fait entendre, pendant la nuit, un cri plaintif ou gémissement grave et prolongé : Cowl ! Cowl ! Il pond d'ordinaire dans les nids abandonnés d'écureuils, pies et corneilles—l'autre espèce au contraire pond à terre.

Le Hibou le plus répandu au Canada est le *surnia ulula de Linnée* (Hawk Owl) : au delà de 400 ont été tués en septembre et octobre derniers, dans les paroisses environnantes de Québec ; ce

sont de forts beaux oiseaux et qui forment, comme leur nom anglais l'indique, le chaînon entre le hibou et l'épervier.

Nous avons aussi trois espèces de nyctales, chevêchettes ou petits hibous nocturnes—le plus petit n'est pas aussi gros qu'un merle : savoir la chevêche de Richardson, la chevêche de Kirtland, (*) dont Cassin a donné une excellente description, et la chevêche passerine, la plus petite des trois—la chevêche de Richardson que les auteurs appellent la chevêche commune, porte une livrée variée de blanc et de noir : les pieds sont blancs, le bec brun, jaunâtre,—l'iris jaune. Outre son cri *poupou, poupou*, qu'elle pousse en volant, elle en produit un autre, quand elle est posée, que l'on prendrait pour la voix d'un jeune homme appelant quelqu'un du nom de *aime, hême, edme.* Buffon raconte que dans son château de Montbard, il fut réveillé, un peu avant le jour, par cet appel que faisait une chouette posée sur sa fenêtre : bientôt un de ses domestiques occupant la chambre au-dessus de la sienne, ouvrit sa fenêtre et dit à celui qu'il prenait pour un être humain : " Qui es-tu là bas ? Je ne m'appelle pas Edme, je m'appelle Pierre."

La chevêche établit son nid dans les trous des vieilles murailles, dans les crevasses des rochers ou des vieux arbres ; elle s'apprivoise facilement. M. Gérard, naturaliste français, fait mention d'une chevêche de mœurs fort douces, laquelle vivait sur le pied de la plus parfaite amitié avec le chat du logis, bien que hargneuse et boudeuse contre un chien et contre un corbeau apprivoisé avec lequel elle partageait le jardin de son maître. Baird donne à nos latitudes un autre hibou, le scops asio de Linnée (Mottled Owl). Wilson et le prince de Musignano en parlent comme d'un nocturne, d'une

(*) Serait-ce à ce nocturne, que Longfellow fait allusion, dans son poëme d'Hyperion : " Car le hibou est un oiseau grave : c'est un anachorète, qui, à minuit, entonne sa litanie dans le Temple de la nature."

petite taille et qui fréquente les jardins et les habitations des hommes. Nous pensons qu'il se rencontre au Haut-Canada ; nous ne l'avons pas encore remarqué dans nos environs. Audubon fait beaucoup d'éloges de sa douceur et de sa sociabilité : il en emporta un de Philadelphie à New-York dans sa poche ; durant le voyage, il resta tranquille, mangea dans la main de son maître et n'essaya pas de s'échapper. Cassin remarque sur l'autorité de M. W. Kite, de la Pensylvanie, une particularité de ces Hibous, qui n'a, dit-il, jamais été mentionnée par aucun naturaliste : c'est que pendant la saison des amours, leurs ébats sont pour le moins aussi bruyants que ceux des chats, avec lesquels ils ont d'autres traits de ressemblance.

L'effraye commun, (Barn Owl)—strix flammea de Linnée, strix pratincola de Bonaparte,—se rencontre dans nos campagnes, et fréquente les jardins, les granges, etc. " Il tire son nom, dit Buf-
" fon, des cris lugubres qu'il fait entendre pendant
" la nuit. L'horreur qu'il inspire aux femmes,
" aux enfants et même aux hommes qui croient
" aux revenants, ont fait considérer l'effraye com-
" me l'oiseau funèbre, comme le messager de
" la mort : ils s'imaginent que, quand il se fixe
" sur une maison et qu'il y fait retentir une
" voix différente de ses accents ordinaires, c'est
" pour appeler quelqu'un au cimetière. C'est
" le même oiseau que les campagnards du midi de
" la France désignent sous le nom de *chouette de*
" *clochers* et de *Bueou l'holi*, parce qu'ils croient
" que cette chouette vient pendant la nuit boire
" l'huile qui brule dans les lampes des églises." Cette mauvaise réputation, dit LeMaoût, faite à l'effraye par la superstition populaire, devrait être remplacée, par un sentiment de gratitude et de bienveillance, car cette oiseau est de tous les rapaces nocturnes, le plus utile à l'homme, par suite de la chasse destructive qu'il fait aux mulots, rats et autres rongeurs nuisibles à l'agriculture. L'ef-

fraye niche dans les vieilles tours ou dans les creux des rochers.

Concluons maintenant nos remarques sur la famille Strigidæ qu'Audubon divise en six classes, par une esquisse rapide de ce blanc chasseur polaire, (Nyctea Nivea) le hibou blanc ou Harfang. Ce hibou n'a pas d'aigrettes ou cornes ; avec le grand aigle des mers du nord (Halietus pelagicus) le compagnon de ses rapines, il choisit les solitudes glacées du cercle arctique pour ses quartiers généraux. Plus d'une fois nous nous rappelons l'avoir vu en février et mars, planer majestueusement au dessus des immenses battures couvertes de glaces, qui bordent le St. Laurent, à St. Thomas, comté de Montmagny.

Quand il descend du pôle vers le sud, il s'arrête quelquefois sur les vergues des navires et on peut alors le prendre sans peine, à cause de son extrême fatigue. Il chasse en plein jour et niche sur les rochers escarpés ou sur les vieux pins des régions glaciales. Il se nourrit de perdrix, canards, perdrix blanches, lièvres et rats. Sa voracité est telle, qu'il enlève quelquefois sous le nez du chasseur, le gibier que celui-ci vient d'abattre et qu'il n'a pas eu le temps de ramasser. Les Aborigènes mettent à profit cette habitude du rapace : ils jettent en l'air un oiseau mort : le Harfang s'élance dessus et il devient facile de le tuer. Son plumage, surtout dans les vieux mâles, est éclatant de blancheur, parsemé de petites demi-lunes grises—les pieds sont tellement couverts de plumes, que l'on ne voit que les griffes—longueur 24 pouces —envergure 53 pouces dans le mâle—dans la femelle 26 x 65—selon la règle générale chez les oiseaux de proie, la femelle est toujours plus grande que le mâle. Les Creeks le nomment Wapohoo ; les Esquimaux, Oopeguak. Audubon dit avoir extrait de l'estomac d'un hibou blanc un énorme rat, dont la tête et la queue étaient presqu'entières—le même auteur décrit d'une manière plaisante, les artifices de cet oiseau lorsqu'il fait

la pêche. " Il s'incline, dit-il, sur un rocher près de la mer, la tête tournée vers l'eau ; il fait le mort et attend patiemment l'occasion de happer une victime, qu'il ne manque jamais ; dès qu'un poisson monte à la surface, rapide comme l'éclair, la griffe du harfang le saisit : puis il se retire à quelques pieds de distance pour dévorer sa proie et recommence le même manège ; si la pêche manque, il va choisir un autre endroit, s'accroupit à une petite distance et se traîne sans bruit au bord, pour saisir une nouvelle proie, qu'il étreint de ses deux griffes, pour aller la déguster à loisir et en silence dans un bois voisin. Des trappeurs se plaignaient que leurs rats musqués étaient enlevés de leurs piéges : un d'eux *appata* avec de la chair de ce rongeur, et chaque matin il était récompensé par la capture d'un ou deux hibous blancs, de sorte que dans peu de jours, il réussit à exterminer ces bandits."

Le vol de ces oiseaux est ferme, continu, uniforme et parfaitement silencieux : ils saisissent leurs victimes avec la rapidité d'un trait et s'arrêtent à terre pour les dépécer. Quand il s'agit de poursuivre un canard, une oie ou une tourtre, le Rapace augmente sa vitesse d'une manière surprenante et frappe l'oiseau, à la manière de l'épervier. On le rencontre d'ordinaire dans le voisinage des rivières et des ruisseaux qui forment des chutes et des bassins, où le Harfang guette et saisit le poisson tel que nous venons de le dire. Dans les latitudes polaires, souvent le chasseur se voit ravir la perdrix qu'il vient de tuer, par ce hibou qui l'enlève à sa barbe. Sir John Richardson, dit l'avoir remarqué dans presque toutes les terres arctiques qu'il a visitées pendant l'été : l'hiver, le Harfang émigre avec la perdrix blanche—sa nourriture ordinaire—à des localités un peu moins exposées. " Je l'ai remarqué, dit-il, généralement posé à terre et lorsque je le troublais, il prenait son vol, et allait s'abattre un peu plus loin toujours sur le *qui vive*. Je l'ai vu poursuivre au vol

le lièvre de l'Amérique, et faisant des efforts inouis pour frapper de ses serres ce léger coursier des bois. En hiver lorsque le Harfang est gras, les Indiens et les Européens mêmes se nourrissent de sa chair qui est blanche et excellente au goût. " La femelle n'est jamais blauche. Le docteur Hall, de Montréal, prétend également que cette espèce niche dans le voisinage de Montréal—ce que nous osons révoquer en doute, sauf preuve du contraire. Ceci nous donne occasion de demander plus que jamais aux chasseurs et aux voyageurs canadiens' leurs remarques, leur expérience, afin de dessiner d'une manière exacte la physionomie, les habitudes et le parcours géographique des groupes que nous aurons à décrire—nous leur tiendrons compte de leurs renseignements dans les notes que nous aurons occasion d'ajouter à ce travail.

FAUCONS, ÉPERVIERS, ÉMERILLONS.

En octobre 1663, Pierre Boucher, alors gouverneur des Trois-Rivières, écrivant pour l'information de ses amis à la cour de Louis XIV, disait (*) : " Il y a aussi en ce pays des oyseaux de " proye de plus de quinze sortes, dont je ne scais " pas les noms sinon de l'Epervier et de l'Eme- " rillon. " Avouons néanmoins à la gloire de l'illustre fondateur de Boucherville, que quelle que maigre que soit sa Relation, il était plus versé dans l'histoire naturelle du Canada que ne le sont, de nos jours, la plupart des personnes qui appartiennent à la classe éclairée.

Le vieux chroniqueur, pas plus que ses successeurs, n'ayant décrit ces " quinze sortes d'oyseaux de proye " en langue française, il nous sera pres-

(*) Histoire véritable et naturelle de la Nouvelle-France, page 35.

que impossible de leur donner en cette langue les honneurs du baptême. S'il suffisait de fournir une pompeuse nomenclature des oiseaux de nos latitudes, avec force termes scientifiques d'une latinité plus ou moins barbare, rien de plus facile au moyen des autorités américaines sur cette matière. Ceci pourrait satisfaire aux exigences d'un professeur d'histoire naturelle, sans atteindre notre but, qui est de populariser et de dégager d'une érudition fastidieuse une étude qui combine l'utile avec l'agréable.

Nous n'esquisserons que les individus marquants de la famille *accipitrine*, renvoyant à un chapitre subséquent ceux de nos lecteurs qui désirent connaître ce que renferme sur ce sujet le " Catalogue raisonné de Smithsonian Institution. "

L'histoire des Faucons et l'art de la Fauconnerie tel que pratiqué encore actuellement en Allemagne, en Angleterre et en Belgique, voilà de quoi intéresser toutes les classes, y inclus cette classe peu nombreuse, nous aimons à le croire, pour laquelle le magnifique panorama de la nature animée est un livre scellé. Un autre chapitre résumera, d'après les meilleurs auteurs, l'art de la chasse à l'Oiseau, cet art qui remplissait une partie si notable de l'existence de nos aïeux. Persuadés que nous sommes que l'on jettera avec plaisir un coup d'œil rapide à travers les créneaux de ces vieux châteaux où Messieurs nos pères menaient vie noble et joyeuse—que l'on franchira volontiers avec nous le pont levis de leurs castels où reposaient sous la garde de Dieu, leurs femmes et leurs enfants, dans ces temps aventureux, où une partie de la population guerroyait contre leurs fiers barons, tandis que l'autre allait chevauchant en Palestine, pour y expirer gaiment au premier rang, au cri de guerre : *Montjoy St.-Denis !*

Nous rappellerons les amusements de ce moyen âge, de cette époque, où le jeune châtelain " avec l'or, le faucon et le cor de chasse, précédé de la harpe du troubadour et de la cithâre du roman-

cier, visitait les pays lointains et les cours étrangères, pour se rendre chevalier parfait."

Ce faisant, nous remplirons un double but : d'abord celui d'intéresser le lecteur au *bon vieux temps*, à ce temps, dont maintenant chacun médit à tout propos et hors de propos; ensuite celui de nous enquérir pourquoi, à l'instar de leurs pères, les enfants ne dresseraient pas nos bons amis les Eperviers à chasser pour leurs maîtres, Perdrix, Canards, Pigeons et autres gibiers, afin par ce moyen, de confier à d'autres, en ce siècle merveilleusement pratique, la besogne fort peu récréative de *faire le marché*, selon le mot du peuple, tel qu'on en usait il y a 300 ans et tel qu'on en use actuellement ailleurs.

A l'œuvre donc. Des quatre espèces de Vautours qui habitent l'Amérique Centrale, nous ne dirons mot—ils ne visitent jamais nos climats. Parlons des Faucons.

Les Faucons sont, de tous les Rapaces diurnes, les plus courageux et les plus agiles; leur vol est d'une merveilleuse rapidité; on cite la vitesse d'un Faucon échappé de la fauconnerie de Henri II, qui supprima en un jour l'espace séparant Fontainebleau de l'île de Malte, c'est-à-dire une distance de trois cents lieues. Leur livrée est élégante, quoique les teintes foncées y dominent; leur attitude est pleine de fierté quand ils sont perchés; mais leur marche est sautillante et peu gracieuse, à cause de la longueur et de la forme demi-circulaire de leurs ongles, ainsi que de l'étendue de leurs ailes.

Les diverses espèces de Faucons diffèrent dans leur manière de chasser : cependant, toutes saisissent leur proie, non pas avec le bec, mais avec les serres. Si cette proie est un oiseau, le Faucon se laisse tomber sur elle, ou l'enlève en descendant obliquement sans ralentir son vol, ou la saisit après avoir tourné en spirale autour d'elle ; s'il attaque un mammifère, il le saisit à la nuque, et si la victime résiste, il lui crève les yeux à coups de bec. Les Faucons dévorent rarement

leur proie sur place ; le plus souvent, ils l'emportent à l'écart, sur un arbre ou sur un rocher. Ils plument presqu'en entier les oiseaux avant de les manger, et en avalent à la fois des morceaux fort volumineux ; ensuite ils rejettent en pelottes le peu de plumes qu'ils ont avalées, ainsi que les parties qu'ils ne peuvent digérer. Les Faucons habitent les montagnes, les forêts, les bois près des champs. Ils émigrent quelquefois à la suite des oiseaux voyageurs qui leur servent de proie.

On assigne au Canada, parmi les "accidentels," deux espèces de faucons, savoir Falco Islandicus, nommé par Buffon le Gerfaut d'Islande et Falco Peregrinus de Brisson ou Faucon Pèlerin ou passager. Le Gerfaut d'Islande, dit Le Maoût, a les tarses recouverts par les plumes dans leurs deux tiers supérieurs ; le tiers inférieur et les doigs sont jaunes, ainsi que le tour des yeux et la cire ; le bec brun de plomb, plus foncé à la pointe ; le fond du plumage est brun en dessus, barré et taché de blanc ; il est blanc en dessous avec des taches cordiformes, et des bandes alternes claires et foncées sur la queue. La taille est de dix-huit à vingt pouces. Chez le jeune, le plumage est brun, unicolore en dessus ; puis après la première mue, il offre des bordures d'un blanc roussâtre ; les parties inférieures sont d'un blanc plus ou moins roussâtre et marqué de taches longitudinales brunes, plus larges sur les flancs et le ventre. La cire, le tour des yeux et les pieds sont d'un bleu plus ou moins foncé. Le nom spécifique de ce Faucon indique sa patrie ; il descend quelquefois vers le Sud, mais jamais dit-on, au delà du 60e parallèle. Il niche sur les rochers les plus escarpés ; ses œufs, au nombre de trois ou quatre, sont d'un jaune roussâtre clair, avec des taches couleur d'ocre très rapprochées : Avons-nous ou non parmi les "accidentels," le Faucon blanc (*) (Falco candicans de Gmelin) nommé

(*) Richardson l'a remarqué à la Baie d'Hudson et Audubon l'a vu au Labrador. (Cassin)

par Buffon le *Gerfaut blanc des pays du Nord*— espèce de grande valeur pour les Fauconniers ? c'est ce que nous n'avons encore pu constater.

Le Faucon Pèlerin, ainsi que le Gerfaut d'Islande, se rencontrent de tems à autres dans l'Ouest de la Province (*). Comme ce Faucon est une fort belle espèce, nous allons emprunter au continuateur de l'œuvre de Geoffroy St. Hilaire, le Maoût, la description qu'il en donne. " Les moustaches sont larges, longues et noires ainsi que les joues ; les pieds robustes et jaunes, sont vêtus seulement dans leurs tiers supérieurs ; le doigt median est sensiblement plus long que la tarse ; la queue ne dépasse pas le bout des ailes ; Le plumage des parties supérieures est brun, à raies transversales plus foncées ; la gorge et le cou sont blancs ; la poitrine blanc roussâtre tirant sur le rose, marquée de petites stries longitudinales noires ; les parties inférieures sont rayées en travers de brun noir sur un fond cendré, les raies sont plus larges aux flancs et au ventre ; les remiges sont d'un brun nuancé de cendré noirâtre, terminées par un liséré cendré clair ; la queue est d'un cendré bleuâtre, marquée de bandes transversales terminée de cendré blanchâtre. La taille du mâle est de quatorze pouces ; la femelle est d'un tiers plus volumineuse. "

Notre but en décrivant si en détail ces deux espéces est de fournir les moyens de les identifier, s'il s'en rencontre des individus en Canada.

Le plumage du Faucon Pèlerin varie non seulement suivant l'âge et le sexe, mais encore suivant les saisons et les climats ; il habite tout l'hémisphère nord du globe, et y niche dans les rochers les plus escarpés—le jeune Faucon pris en septembre, âgé de trois mois était celui que les Fauconniers dressaient comme le plus susceptible d'éducation. Le vol du Faucon est d'une rapidité que l'œil a peine à suivre. Il s'élève au-

(*) Hand Book of Toronto, compilé en 1855.

dessus de sa proie, et fond perpendiculairement sur elle, tombant des nues : les Poules sont sa nourriture ordinaire. On l'appelle Epervier à Poules aux Etats-Unis et mangeur de Poules à la Louisiane et au Canada. Mais il mérite d'autres titres : Voyez, dit l'ornithologiste Audubon, ces deux pirates déjeunant à la fourchette : le mâle dépèce une Sarcelle, et la femelle un Canard : ils semblent dans un tête à tête amical, se féliciter de leur bonne aubaine, et disserter sur la saveur du met friand qu'ils ont conquis : on les prendrait pour des épicuriens ; ce ne sont que des gloutons, et leur voracité n'est égalée qne par leur audace ; ils enlèvent sur l'eau les Canards, les Sarcelles, les Oies, et les transportent sur le rivage ; il faut que le fleuve soit bien large pour que le ravisseur fatigué lâche sa proie : alors, il en cherche une autre plus près de terre, et quand il l'a saisie, triomphant, il l'emporte en lieu sûr pour la dévorer. J'ai vu un Faucon venir à trente pas de mon fusil, se jeter sur une Sarcelle que je venais d'abattre. Il n'est pas moins avide de Pigeons que de Canards : il court se jeter au milieu de leurs bandes qui voyagent dans les hautes régions de l'air et qui, pour échapper à sa griffe, exécutent les plus habiles évolutions : il ose même quelquefois les attaquer dans le domicile que l'homme leur a préparé. J'en ai surveillé un, pendant plusieurs jours, qui avait conçu une telle affection pour mes Pigeons qu'il se permettait d'entrer dans le colombier par une porte et en sortait par l'autre avec une victime : voyant la terreur et le désordre que ses invasions causaient parmi mes Pigeons, et craignant que ceux-ci n'émigrassent, je mis à mort le voleur.

Quand le Faucon est en quête, il se perche souvent sur les branches les plus élevées d'un arbre, dans le voisinage des terres marécageuses : on voit sa tête se remuer par saccades périodiques, comme pour mesurer les distances qui le séparent de sa proie : il épie une Bécasse depuis

quelques instants : tout à coup il se précipite sur elle avec un bruit terrible, l'étreint de ses serres acerrées, et va la dévorer dans quelque bois voisin.

Il plume adroitement avec son bec, sa proie qu'il tient entre ses pattes ; aussitôt qu'une partie est plumée, il la déchire en lambeaux, dont il se repait avidement ; s'il voit s'approcher un ennemi, il s'enfuit avec son butin, et va le cacher dans l'intérieure de la forêt. C'est surtout en rase campagne qu'il montre de la défiance."

Malgré la justesse de son coup d'œil, la rapidité de son vol et l'habileté de ses manœuvres, le Faucon Pélerin ne réussit pas toujours à s'emparer de sa proie : Baumann a vu un Pigeon, poursuivi par un Faucon, se précipiter dans un étang, plonger, sortir de l'eau sain et sauf et échapper ainsi aux serres de son ennemi. Quelquefois même ce rapace est vaincu par des oiseaux moins puissants que lui, dans lesquels il attaque des rivaux ou une proie : M. Gerard a vu un Corbeau tuer un Faucon d'un coup de bec qui lui fendit le crâne."

Le Faucon à défaut d'autre pâture se nourrit d'alouettes, de pleuviers, et de corbigeaux, sans refuser dans les temps de disette, le poisson mort. La hardiesse est la note caractéristique du faucon : on le voit poursuivre sa proie sous le fusil du chasseur, et souvent payer de sa vie cette insolente agression. Voici un fait intéressant rapporté par un naturaliste français, M. Gerbe.

" Il y a quelques années, un faucon pèlerin était venu s'établir, en septembre, sur les tours de la cathédrale de Paris. Pendant plus d'un mois qu'il y demeura, il faisait tous les jours capture de quelques uns de ces pigeons que l'on voit voltiger çà et là au dessus des maisons. Lorsqu'il apercevait une bande de ces oiseaux, il quittait son observatoire, rasant les toits ou gagnant le haut des airs, puis fondant sur la bande, et s'attachant à un seul individu qu'il poursuivait avec une audace

inouie, quelquefois à travers les rues des quartiers les plus populeux. Rarement il retournait à son poste sans emporter dans ses serres une proie, qu'il dépeçait tranquillement, et sans paraître affecté des cris que poussaient contre lui les enfants. Il chassait le plus habilement le soir, entre quatre et cinq heures, quelquefois dans la matinée; tout le reste de la journée il se tenait tranquille. Les amateurs, aux dépens de qui vivait ce faucon, finirent par ne plus laisser sortir leurs pigeons, ce qui, probablement, contribua à l'éloigner d'un lieu où la vie était pour lui si facile.

Ces oiseaux jouissent d'une étonnante longévité : on prit, il y a une cinquantaine d'années, au Cap de Bonne-Espérance, un Faucon portant un collier d'or sur lequel était gravé qu'en 1610 cet oiseau appartenait au roi d'Angleterre Jacques I : il avait par conséquent cent quatre-vingt ans et plus, et conservait encore beaucoup de vigueur (*).

Buteo borealis ; l'Autour ou Buse à queue rousse, ou Grand Mangeur de poules—est extrêmement répandu dans nos campagnes. Quel est le cultivateur qui n'a voué aux gémonies ce bandit ailé, l'ennemi le plus acharné de sa basse cour, la terreur de ses poules, dindons et autres oiseaux domestiques. Plumage, à la gorge et à la poitrine, d'un blanc légèrement roussâtre, avec taches brunes, arrondies sur le dessous du corps, taille 20 pouces. Son vol est vigoureux et soutenu à une grande hauteur. On le voit raser la cime des plus hauts arbres sans agiter ses ailes, ni incliner sa tête de droite à gauche, pour voir ce qui est au-dessous de lui : ce vol est accompagné d'un cri triste et prolongé, qui s'entend au loin, et calculé

(*) " *Le Faucon, l'Autour, le Tiercelet* (du Canada), *sont* " *absolument les mêmes qu'en France ; mais nous avons une* " *seconde espèce de Faucons, qui ne vivent que de la pêche.* " Charlevoix : Voyage en Amérique, lettre IX, écrite en 1721.—" Cette seconde espèce de Faucons qui ne vivent que de la pêche,"—c'est sans doute le Pandion fluvialis: l'Aigle nonnette décrite ci-après. (Note de l'auteur.)

à mettre en émoi tous les êtres vivants d'alentour, pour les faire *lever* et fondre dessus. Quand une proie a frappé sa vue, il s'arrête brusquement, comme un cheval au galop dont on serre tout à coup la bride : il semble noter la place avec exactitude, puis il va se percher sur l'arbre le plus voisin ; alors il se retourne, regarde fixement sa victime et presqu'aussitôt s'élance sur elle avec tant de vitesse et de précision, qu'il la manque rarement ; s'il ne trouve rien dans les champs, il se perche sur l'arbre le plus élevé de la forêt et promène au loin ses regards : un gentil et leste écureuil vient de saisir une noix, il la roule joyeux entre ses pattes, et se dispose à la croquer quand tout à coup tombe sur lui la Buse à queue rousse, elle le saisit, l'étrangle, lui perce la tête, le dévore sur place, ou l'emporte sur la branche qu'il vient de quitter.

Audubon rapporte que, pendant l'enfance des jeunes, le nid est abondamment pourvu de gibier, et surtout d'écureuils gris, que les parents se procurent, en chassant de compagnie. L'un d'eux se tient au-dessus de l'arbre où se trouve le quadrupède ; l'autre l'attaque directement ; celui-ci, pour éviter son ennemi, tourne autour du tronc, et alors le premier fond sur lui ; s'il ne trouve pas un trou, il est saisi, dépecé et distribué aux petits. L'attachement conjugal, qui avait réuni le mâle et la femelle pour la conservation de leur postérité, ne dure que pendant le temps nécessaire à leur éducation ; dès qu'ils peuvent se passer de leurs parents, ceux-ci deviennent aussi indifférents l'un à l'autre que s'ils ne s'étaient jamais connus.

Pandion fluvialis (Fish Hawk or Osprey), l'aiglenonnette : cette espèce qui est repandue au bord des eaux douces de presque tout le globe se rencontre assez fréquemment pendant la belle saison, sur les rives du St. Laurent, sur les lacs et dans les îles giboyeuses et poissonneuses du bas du fleuve. Plumage blanc, à manteau brun, avec taches brunes

sur la tête et la poitrine : c'est un pêcheur plutôt qu'un chasseur. Quelquefois son avidité est telle que quand il s'est attaqué à des poissons qui lui résistent ou dont le poids est supérieur à ses forces, il se laisse noyer plutôt que de lâcher prise. Il dédaigne les petits poissons, mais il s'empare volontiers des oiseaux aquatiques qui se tiennent à sa portée. " Les aigles nonnettes ont des mœurs assez sociables : ils voyagent par petites troupes, suivent les contours des rivages, pêchent les uns près des autres sans s'inquiéter dans l'exercice de leur industrie. Ces oiseaux ont un rival acharné dans l'aigle à tête blanche (Bald Eagle), qui leur est supérieur en force, et qui profite de cette supériorité pour leur ravir leur butin. Ce despote, perché sur le sommet d'un arbre élevé qui domine une vaste étendue, veille sur tous les mouvements de l'oiseau pêcheur, qu'il espère dépouiller : il le voit descendre des hautes régions de l'air avec une vitesse qui s'accroit rapidement : il le voit disparaître et presqu'aussitôt reparaître avec sa proie, puis s'élever en poussant un cri joyeux. Le ravisseur s'élance sur l'aigle-nonnette : celui-ci qui connait les intentions de son adversaire fuit rapidement, son rival le poursuit avec acharnement dans les mille détours qu'il fait pour l'éviter, et bientôt le plus faible des deux pirates lâche son butin : alors l'aigle à tête blanche se laisse tomber à son tour et happe le poisson avant qu'il ait atteint la surface de l'eau. "

Où couve-t-il ? Chasseurs et voyageurs canadiens, répondez (*) ! Charlevoix parle d'un aigle pêcheur. C'est sans doute à l'aigle nonnette qu'il fait allusion.

Astur atricapillus ou palumbarius ; Autour or-

(*) Un chasseur nous apprend, que de temps immémorial, un couple d'Aigles-Nonettes fréquente les rives du lac St.-Joseph (comté de Québec). Un pin séculaire contient le nid qui est assez volumineux—ces années dernières la famille a augmenté—et il y a maintenant deux nids, à petite distance l'un de l'autre.

dinaire (American Goshawk). C'est là un des plus beaux oiseaux de la famille accipitrine. (*) L'autour habite les montagnes basses et boisées, et niche sur les vieux hêtres et les vieux chênes. Il se nourrit ordinairement d'écureuils, de pigeons, de poulets, de souris. Quoique très rusé chasseur, il se laisse prendre facilement. En Europe, l'oiseleur place entre quatre filets, de neuf à dix pieds de hauteur, un pigeon blanc sur lequel l'autour se précipite, mais ce qu'il y a de remarquable c'est qu'il ne cherche à se débarrasser que lorsqu'il a dévoré sa proie. Les fauconniers sont parvenus à tirer partie de sa voracité en le dressant pour la chasse, ainsi que l'épervier ; ce qui constituait autrefois l'art de l'autourserie, où l'on employait à peu près les mêmes moyens que pour la fauconnerie ; la chasse à l'autour était fort fructueuse. " Pour la chasse aux canards et aux lapins, dit Belon, on le dressait avec des canards ou des lapins domestiques, puis on le conduisait dans des garennes et sur le bord des étangs : mais on se gardait bien de lui faire connaître les pigeons domestiques et les poules, car cette chasse était la plus aisée, il aurait bientôt dévasté les basses cours et les colombiers.

L'Autour de Pensylvanie,—taille plus petite ; il est en dessus, d'un brun fauve qui prend, avec l'âge, une couleur plombée ; les pennes sont rayées d'un brun en travers ; la tête est coiffée d'une espèce de calotte noire ; le dessous du corps est blanchâtre, avec des taches brunes ; le bec et la cire sont jaunes. Cet autour qui habite les Etats-Unis, se rencontre au Canada.

L'Autour de Stanley,—nommé par Audubon, le faucon de Stanley—cette espèce, d'après le parcours géographique qu'on lui prête, doit également visiter nos climats ; ailes brunes en dessus, grisâtres et rayées de noir en dessous ; le dessous du corps est jaunâtre, avec des taches lancéolées bru-

(*) Notre artiste canadien C. Kreikoff a réussi à s'en procurer deux spécimens fort beaux en décembre dernier.

nes ; la queue est brunâtre, avec des barres plus foncées, les plumes de la tête sont fauves à leur bord et noirâtres sur leur milieu ; la mandibule supérieure est noirâtre, ainsi que les ongles, la cire verdâtre ; l'iris et les tarses jaunes. Le vol de cet oiseau est peu élevé, mais rapide, égal et prolongé ; il glisse silencieusement en rasant la cîme des forêts et se détourne rarement de la droite ligne, si ce n'est pour saisir sa proie et la mettre en sûreté ; de temps en temps, mais rarement, et lorsqu'on a tiré sur lui, il s'élève en spirale et décrit cinq ou six tours, puis replonge vers la terre et prend son voyage."

" Un jour, dit Audubon, que j'étais en obser-
" vation près de la Louisiane, à la fin de l'au-
" tomne, j'entendis un coq chanter dans le voi-
" sinage d'une ferme ; le moment d'après, le
" Faucon de Stanley passa au-dessus de ma tête,
" et si près que je l'aurais tiré à bout portant, si
" j'avais été sur mes gardes ; presqu'aussitôt
" j'entendis le gloussement des poules et le cri
" de guerre du coq. Je vis alors l'oiseau de proie
" s'élever sans effort à quelques toises en l'air, puis
" retomber verticalement comme un plomb. Je
" m'avançai, et je le trouvai qui avait saisi le
" corps du coq ; le Gallinacé résistait vaillamment,
" et tous deux se culbutaient, sans que le rapace
" fit attention à moi. Curieux de voir l'issue de
" l'affaire, je restai immobile ; et bientôt je m'ap-
" perçus que le brave coq était blessé à mort.
" Je me précipitai vers le meurtrier ; mais celui-
" ci avait fixé sur moi son regard de Faucon, et,
" se dégageant, il s'éleva tranquillement dans les
" airs. Je lâchai aussitôt la détente, et il tomba
" près de sa victime, qui était déjà morte : les
" griffes avaient déchiré la poitrine et percé le
" cœur.

" Quelques années après, je vis un individu fe-
" melle de cette espèce, attaquer une couvée de
" petits poulets sous les yeux de leur mère ; il ve-
" nait d'en saisir un et de l'enlever, quand la poule

" intrépide se précipita sur lui avec furie, et le
" renversa ; le pirate fut tellement étourdi de
" cette irruption, que j'eu le temps de m'en em-
" parer. Cet autour fait sa proie principale des
" Gallinacés : il est aussi friand de lièvres. Il
" suit les bandes de colombes émigrantes, et porte
" le désordre dans leurs phalanges."

Le Faucon des Pigeons (Falco Columbarius de Gmelin) ou Epervier des Pigeons. Cette espèce est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la décrire au long ; elle se rencontre depuis la Louisiane à la Baie d'Hudson. Son nom spécifique indique la proie qu'elle recherche. En effet elle accompagne les bandes de tourtres dans leurs migrations ; celles-ci, poursuivies par le Faucon, se dispersent ; mais le ravisseur en a saisi une dans le trouble de la retraite. Les Troupiales (*), qui se réunissent en bandes comme les tourtres, sont sans cesse décimées par lui : il ne les perd pas de vue, dit l'ornithologiste Vieillot, et se perche sur un arbre, d'où il observe en silence toutes leurs évolutions sans les troubler ; mais au moment où elles vont se réfugier dans les roseaux, il s'élance à leur poursuite avec la rapidité de la flèche et s'empare de la victime que son regard a choisie d'avance. Il répand la terreur sur les rivages parmi le gibier de mer, comme dans l'intérieur des terres. Il chasse plusieurs espèces de bécassines, ainsi que la sarcelle aux ailes vertes ; mais celle-ci n'est pas toujours prise au dépourvu, et, au moment où le Faucon descend sur elle comme un plomb du haut des airs, elle plonge sous les eaux et échappe à son ennemi. Quand cet oiseau de proie est blessé au vol, il resserre l'aile blessé et descend en tournoyant jusqu'à terre. Si on ne le prend pas, il se sauve en clopinant et disparait dans les bois ; si le chasseur arrive près de lui et essaye de le saisir, il hérisse ses plumes, pousse un cri aigre et s'ac-

(*) Orioles.

cule contre un tronc d'arbre ou contre un rocher, en ouvrant ses griffes, dont il menace son vainqueur. Le Falco Temerarius, dit LeMaoût, qu'Audubon prenait pour une espèce nouvelle et qu'il nomma le Petit Caporal en l'honneur de Napoléon I, n'est autre que le mâle très-vieux du Falco Columbarius : cet oiseau habite la région tempérée de l'Amérique du Nord ; il est fort commun au Mexique et dans l'Amérique Centrale, et " accidentel seulement " en Canada.

Falco Sparverius—Sparrow Hawk—le Faucon de la Caroline autrement dit l'Emerillon de St.-Domingue, fort commun dans les deux Amériques. Son bec est bleuâtre ; la cire et le tour des yeux sont d'un jaune vif, ainsi que les tarses ; le dessus du corps est d'un roux vineux, à stries noires transversales ; la tête est d'un gris bleuâtre, roux et vineux au sommet : les tectrices des ailes sont cendré bleuâtre, la taille de dix pouces et demi. " Cette espèce, dit M. Alcide d'Orbigny (*), se rencontre quelquefois dans les lieux éloignés des habitations, mais bien plus souvent auprès des villages et des villes où elle parait se plaire." Nous n'ajouterons rien de plus sur les habitudes de cet oiseau qui parait peu répandu en Canada.

Le Faucon, connu dans les campagnes sous le nom d'Emerillon, est le plus petit de tous les oiseaux de proie : il est de la grosseur d'un Merle ; il est fort courageux et se nourrit d'allouettes, de Pluviers, de Bécassines et même de Perdrix et de Pigeons. Sa manœuvre, pour s'emparer des Perdrix et des Pigeons, réussit presque toujours : quand il poursuit une compagnie de ces oiseaux, il commence par isoler de ses compagnons celui qu'il convoite, puis il décrit autour de lui une spirale qu'il resserre de plus en plus, jusqu'au moment où il saisit sa victime, qu'il heurte de sa poitrine assez violemment pour la tuer du coup, quand sa griffe l'a manquée. D'autres fois, c'est en passant

(*) Ornithologie de l'Ile de Cuba.

rapidement le long des haies qu'il enlève sa proie ; son aspect terrifie les oiseaux cachés dans le feuillage ; et ils se laissent prendre sans chercher à fuir.

" Une des questions, dit Cassin, les plus difficiles à résoudre sur la famille accipitrine, c'est la variété de leur livrée, selon les saisons et l'âge des individus. Il y a nombre de particularités à noter sur l'histoire de ces animaux.—Plusieurs espèces, telles que l'Oiseau de Washington (Halietus Washingtonii), l'Autour de Saint Jean (Archibuteo Sancti Johannis), sont fort rares aux Etats-Unis et au Canada. Pendant l'hiver, plusieurs espèces fréquentent les rivages de la mer, d'autres les bords des rivières et des baies — l'apparition de la locomotive et des vapeurs en a fait déguerpir un grand nombre : ces innovations froissent évidemment les idées des Aigles et des Eperviers. De temps à autres on distingue au haut des airs d'immenses bandes d'Eperviers voyageant de compagnie. Ce phénomène a été remarqué par le professeur Baird, de Washington, le Dr. Hoy, du Wisconsin, et par nous-même, dit Cassin—ça lieu en automne, au temps où les oiseaux émigrent : mais son objet et son mode nous sont inconnus et font naître d'intéressantes conjectures : ça ne dure que peu de temps, autrement il serait impossible qu'un si grand nombre d'oiseaux de proie trouvassent de la pâture. C'est surtout, ajoute t-il, dans le nord de l'Amérique Septentrionale (dans le Canada, par exemple ?) que la famille accipitrine a de l'intérêt pour le voyageur et le naturaliste, c'est là probablement qu'il existe plusieurs espèces inconnues. "

Nous ne dirons pas adieu à nos amis les Faucons, sans rappeler à nos lecteurs une des gracieuses fictions des poëtes de l'antiquité, où Ceyx, roi de Trachyne, raconte à Pélée l'histoire de son frère Daedalion, métamorphosé en Oiseau de proie. Ecoutons Ovide :

" Vous croyez peut être que cet Oiseau, qui vit

" de rapine, et répand la terreur parmi les autres
" habitants de l'air, a toujours porté des plumes ;
" il fut Homme autrefois, et, sous sa nouvelle
" forme, il a conservé son âme fière, toujours
" prête à la guerre et à la violence. Il se nommait
" Daedalion, et avait pour père, ainsi que moi, le
" dieu Lucifer, qui appelle l'aurore et sort le der-
" nier de la voûte céleste. Autant je chéris la paix
" et les tranquilles plaisirs de la vie conjugale, au-
" tant mon frère était avide de combats. Hélas !
" sa valeur belliqueuse, qui soumit les rois et les
" nations, n'est plus employée aujourd'hui qu'à
" poursuivre les timides colombes de la Thessalie.
" Il avait une fille, la belle Chioné, qui osât se
" placer au-dessus de Diane, et mépriser la beauté
" de la déesse. " Tu ne mépriseras pas ma puis-
" sance, s'écria Diane en courroux. " Elle dit,
" courbe son arc d'ivoire, et lance une flèche acé-
" rée qui va percer la langue téméraire de Chio-
" né : celle-ci veut se plaindre ; mais la voix lui
" manque avec la parole, et sa vie s'échappe avec
" son sang. O pitié ! quelle fut ma douleur ! et
" quelles cansolations ne prodiguais-je pas à mon
" malheureux frère ! Hélas ! son cœur paternel
" fut sourd à mes paroles, comme les rochers au
" murmure des vagues, et il ne cessa de gémir
" sur la mort de sa fille. Mais quand il la vit sur
" le bucher qui allait la consumer, quatre fois il
" voulut s'élancer dans les flammes, quatre fois
" mes mains l'en repoussèrent. Alors, il prend la
" fuite d'un pied rapide, et tel qu'un taureau qui
" porte enfoncé dans son col le dard d'un frelon,
" il se rue loin des chemins frayés. Le désir de la
" mort accélérant sa course, il nous échappe à
" tous, parvient à la cime du Parnasse, et se pré-
" cipite de la roche la plus élevée, mais Apollon,
" ému de compassion, le change en Oiseau, et ses
" ailes subitement déployées le tiennent suspendu
" dans les airs ; sa bouche devient un bec crochu,
" ses ongles se recourbent en griffes aigües. Son
" ancien courage lui reste, et sa vigueur est supé-

" rieure à sa stature. Maintenant, devenu Faucon, " il est cruel pour tous les autres Oiseaux, et " venge ses douleurs par celles qu'il leur fait " souffrir. "

LA CHASSE A L'OISEAU.

L'art de la Fauconnerie, qui a été rapporté de l'Orient par les Croisés et que l'invention des armes à feu a fait tomber en désuétude, n'est rien moins qu'oublié dans certaines villes de l'Angleterre et de l'Allemagne. Il y a en Belgique, près de Namur, un village nommé *Falken-Hauzer*, dont les habitants ont pour unique industrie l'éducation du Faucon. Ils vont chercher ces oiseaux dans le Hanovre, revenant les dresser dans leur village, et les vendent ensuite dans le nord de l'Europe, à l'aide de correspondances qu'ils y entretiennent avec soin. Lorsqu'ils ont placé un Faucon dressé, ils restent chez l'acheteur jusqu'à ce que le Faucon soit habitué à obéir à la voix de son nouveau maître.

" Réduire l'animal sauvage à abdiquer l'exercice de sa volonté et à perdre toute confiance en ses propres ressources ; lui faire voir dans l'homme l'arbitre suprême de son repos et de son bien-être ; en un mot, l'assujettir par la crainte et le fixer par l'espérance, tel est le but que se propose le fauconnier ; l'art d'apprivoiser les animaux en général est basé sur les mêmes principes.

Il faut d'abord, pour dresser le Faucon, le faire consentir à demeurer immobile à la même place et privé de la lumière du jour ; un supplice de soixante-douze heures suffit pour cela. Pendant tout ce temps, le fauconnier porte continuellement sur le poing l'oiseau armé d'entraves nommées *jets :* ce sont de menues courroies, terminées par des sonnettes, qui servent à lier ses jambes. Dans cette position, on l'empêche soigneusement de

dormir, et, s'il se révolte, on lui plonge la tête dans l'eau. Au tourment de l'insomnie est ajouté celui de la faim ; et bientôt l'animal vaincu par l'inanition et la lassitude, se laisse coiffer d'un *chaperon.* Lorsque, étant décoiffé, il saisit la viande qu'on a soin de lui présenter de temps en temps, et qu'ensuite il se laisse docilement remettre le chaperon, on juge qu'il a renoncé à sa liberté et qu'il accepte pour maître celui de qui il tient la nourriture et le sommeil. C'est alors que pour augmenter sa dépendance, on augmente ses besoins : pour cela on stimule artificiellement son appétit en lui nettoyant l'estomac, avec des pelottes de filasse retenues par un fil, qu'on lui fait avaler et qu'on retire ensuite. Cette opération, nommée en terme de vénérie *cure,* produit une faim dévorante, que l'on satisfait après l'avoir excitée ; et le bien-être qui en résulte, attache l'oiseau à celui même qui l'a tourmenté."

Lorsque cette première leçon (qu'il faut quelquefois réitérer) a reussi, on porte l'oiseau sur le gazon dans un jardin : là, on lui enlève son chaperon, et le fauconnier lui présente un morceau de viande : s'il saute de lui-même sur le poing pour s'en repaître, son éducation est déjà fort avancée et l'on s'occupe de lui faire connaître le *leurre.* Le leurre est un morceau de cuir garni d'ailes et de pieds d'oiseau, c'est une effigie de proie, sur laquelle est attaché un morceau de viande ; il est destiné à *réclamer* l'oiseau, c'est-à-dire à le faire revenir, lorsqu'il se sera élevé dans les airs. Il est important que le Faucon soit, non seulement accoutumé, mais affriandé à ce leurre, qui doit toujours être la récompense de sa docilité : ainsi, après l'avoir dompté par la faim, on consolide sa servitude par la gourmandise ; mais le leurre ne suffirait pas sans la voix du Fauconnier. Lorsque l'oiseau obéit au réclame dans un jardin, on le porte en pleine campagne, on l'attache à une filière ou ficelle de soixante pieds de longueur, on le découvre, et, en l'appelant à quel-

ques pas de distance, on lui montre le leurre ; s'il fond dessus, on lui donne de la viande ; le lendemain, on la lui montre d'un peu plus loin, et quand il fond sur son leurre de toute la longueur de la filière, il est complètement *assuré*.

Alors, pour achever l'éducation du Faucon, il faut lui faire connaître et manier le gibier spécial auquel il est destiné ; on en conserve de privés pour cet usage : cela s'appelle *donner l'escap*. On attache d'abord la victime à un piquet, et on lâche dessus le Faucon, retenu par sa filière. Quand *il connaît le vif* (s'élance dessus), on le met hors de filière et on le lance sur une proie libre, à laquelle on a préalablement cousu les paupières pour l'empêcher de se défendre. Enfin quand on est bien assuré de son obéissance, on le fait *voler pour bon :* c'est-à-dire on le laisse libre.

La chasse *à l'Oiseau*, dont la noblesse d'autrefois faisait ses délices, avait moins souvent pour but de procurer au chasseur uue proie comestible, que de lui offrir un spectacle récréatif : le *vol* du Faisan, de la Perdrix, du Canard sauvage, était, disait on, plaisir de gentilhomme ; mais ce qu'on nommait *plaisir de prince*, c'était le vol du Milan, du Héron, de la Corneille et de la Pie, véritable gibier de luxe, sans aucune valeur culinaire. Le vol du Milan était le plus rare de tous. La première difficulté à vaincre était de le faire descendre des hautes régions de l'atmosphère, où le Faucon lui-même n'aurait pu l'atteindre ; pour cela on prenait un Grand Hibou ou Duc ; on affublait ce Duc d'une queue de Renard pour le rendre plus remarquable, et on le laissait ainsi, dans une prairie, voltiger à fleur de terre. Bientôt le Milan, planant dans la nue pour guetter une proie, distinguait de sa vue perçante un objet bizarre, s'agitant sur le sol ; il descendait pour l'examiner de plus près ; aussitôt on lançait sur lui un Faucon qui, dès l'abord, s'élevait au-dessus du Milan, pour fondre sur lui verticalement ; alors commeuçait un combat, ou plutôt des évolutions

de l'intérêt le plus varié ; le Milan, fin voilier, fuyait devant le Faucon en s'élevant, s'abaissant, croisant brusquement sa route, et prenant, à angle aigu, les directions les plus imprévues ; le Faucon non moins agile que lui, mais plus courageux, et en outre stimulé par la faim, le poursuivait avec ardeur dans ces mille évolutions : il le saisissait enfin et l'apportait à son maître.

Le vol du Héron et de la Grue était non moins amusant pour le spectateur, et plus dangereux pour le Faucon : l'oiseau poursuivi se laissait plus facilement atteindre, mais il se défendait avec plus de courage, et l'assaillant recevait quelquefois de sa victime des blessures auxquelles il ne survivait pas longtemps. On employait même le Faucon, et surtout le Gerfaut, à la chasse du Lièvre ; on faisait d'abord partir celui-ci au moyen d'un limier : puis le Faucon, lancé à l'avance, et volant au-dessus de la plaine, apercevait le Lièvre et tombait sur lui.

Mais de tous les vols, le plus amusant, le plus riche en incidents, le plus commode à observer, le plus facile, sinon le plus noble, était le vol de la Corneille : on se servait, comme pour le Milan, d'un Duc, afin de l'attirer, puis on lançait sur elle deux Faucons. L'oiseau poursuivi s'élevait d'abord au plus haut des airs, les Faucons parvenaient bientôt à prendre le dessus ; alors la Corneille, désespérant de leur échapper par le vol, descendait avec une vitesse incroyable, et se jetait entre les branches d'un arbre : les Faucons ne l'y suivaient pas et se contentaient de planer au-dessus. Mais les fauconniers venaient sous l'arbre où s'était réfugiée la Corneille, et, par leurs cris, la forçaient de déserter son asile. Elle tentait encore toutes les ressources de la vitesse et de la ruse, mais le plus souvent elle demeurait au pouvoir de ses ennemis.

Le vol de la Pie est aussi vif que celui de la Corneille : mais le Faucon n'attaque pas en partant du poing ; ordinairement on *le jette à mont*,

parce qu'on attaque la Pie lorsqu'elle est dans un arbre. Souvent elle est prise au moment du passage; mais quand le Faucon l'a manquée, on a beaucoup de peine à la faire partir de l'arbre qui lui a servi de refuge: sa frayeur est telle, qu'elle se laisse prendre par le chasseur, plutôt que de s'exposer à la terrible descente du Faucon.

Lorsqu'il s'agit de la chasse de la Perdrix ou du Canard sauvage, on emploie la même manœuvre. On lance le Faucon dans les airs avant que le gibier soit levé; et lorsque le Rapace plane, le fauconnier, aidé d'un chien, fait partir la Perdrix, sur laquelle l'oiseau descend. Pour le Canard, on lance dans les airs jusqu'à trois Faucons, puis on fait lever le Canard: la terreur que lui inspirent les Faucons le fait gagner l'eau—alors des chiens se jettent à la nage pour lui faire reprendre son vol.

Ce n'est pas seulement en Europe que l'on cultivait la fauconnerie; elle florissait dans toute l'antiquité et florit encore aujourd'hui chez les peuples de l'Asie et de l'Afrique Septentrionale. Les Persans et les habitants du Mogol poussent même plus loin que les Européens l'éducation du Faucon: ils le dressent à voler sur toutes sortes de proie, et pour cela ils prennent des Grues et d'autres Oiseaux, qu'ils laissent aller, après leur avoir cousu les yeux: aussitôt ils font voler le Faucon qui les prend fort aisément. Il y a des Faucons pour la chasse du Daim et de la Gazelle, qu'ils instruisent. dit Thevenot, d'une manière très-ingénieuse. Ils ont des Gazelles empaillées, sur le nez desquelles ils donnent toujours à manger à ces Faucons et non ailleurs. Après qu'ils les ont ainsi élevés, ils les mènent à la campagne, et lorsqu'ils ont découvert une Gazelle, ils lâchent deux de ces oiseaux, dont l'un va fondre sur le nez de la Gazelle, et s'y cramponne avec ses griffes. La Gazelle s'arrête et se secoue pour s'en délivrer; l'oiseau bat des ailes pour se tenir accroché, ce qui empêche encore la Gazelle de bien

courir, et même de voir devant elle ; enfin, lorsqu'avec bien de la peine elle s'en est défaite, l'autre Faucon, qui est en l'air, prend la place de celui qui est en bas, lequel se retire pour succéder à son compagnon lorsqu'il sera tombé ; et de cette sorte, ils retardent tellement la course de la Gazelle, que les chiens ont le temps de l'attraper. Il y a d'autant plus de plaisir à ces chasses que le pays est plat et découvert. Ce même procédé, rapporte un autre voyageur célèbre, s'applique à la chasse au Sanglier (*).

On emploie en France, le Hobereau ou Epervier, à la chasse des Alouettes et autres gibiers (†) ; pourquoi nos amateurs canadiens n'essaieraient-ils pas d'après la méthode que nous venons d'indiquer, de dresser pour la chasse de la Perdrix, du Canard Sauvage et du petit gibier de mer, le Faucon pélerin, le Gerfaut d'Islande, l'Autour, l'Epervier et l'Emerillon canadiens? On sait avec quel succès et avec quel éclat le vicomte d'Eglington, longtemps vice-roi de l'Irlande, a ressuscité, ces années dernières les chasses, les joutes et les tournois du moyen âge. Est ce que la principale objection à cette tentative serait sa nouveauté en nos climat ? Pourquoi bannir de ce pays, où abonde le gibier, un plaisir attrayant et facile ? Est-ce que la vie de château est disparue de nos bords ? Est-ce que dans chaque paroisse que côtoye notre majestueux fleuve, il n'existe pas au moins un vieux manoir dont le respecté seigneur, pendant la belle saison, va chercher dans les plaisirs de la chasse une distraction aux lettres, à la politique ou à la vie champêtre ?

(*) La presque totalité de ces détails ont été puisés chez un savant contemporain, auquel nous sommes redevable de plusieurs élégantes traductions et d'extraits des ornithologistes américains.

(†) Le succès des Chinois à s'emparer, au moyen d'Aigles-pêcheurs dressés à ce manége, du poisson dans la mer, a fort intéressé tous les voyageurs qui en ont été témoins.

Le millionnaire de Montréal qui a, dit-on, offert £20,000 pour fêter dignement le vice-roi présomptif de l'Amérique Britannique, que juillet doit nous amener avec ses zéphirs, aurait-il oublié, dans son programme des "Plaisirs de Prince" qu'il réserve à ce royal visiteur, d'organiser une chasse canadienne où le Daim, le Chevreuil, le Renard et le Faucon canadiens joueraient leur rôle ?

Nous ne pousserons pas plus loin ces détails de vénérie que nos aïeux et surtout nos aïeules eussent lu avec un vif intérêt : le vol au Faucon était en effet la chasse favorite des Dames.

LES CYGNES DU CANADA.

De temps immémorial, le littoral et les îles du St.-Laurent ont été renommés pour l'abondance des oiseaux aquatiques qui les fréquentent et y couvent. Cette remarque, tous les voyageurs, tous les navigateurs, anciens et modernes, l'ont faite. Dès 1632 (*), les Pères Jésuites avaient remarqué, à l'entrée du golfe, ces deux rochers que Dieu semble, selon leur expression pittoresque, avoir placés au milieu des ondes comme des "colombiers" pour les oiseaux qui y séjournent, savoir les Iles-aux-Oiseaux ; plus tard, ils font également mention d'un nombre d'îles giboyeuses à

(*) A l'entrée de ce golfe, nous vîmes deux rochers, l'un rond, l'autre quarré; "Vous diriez que Dieu les a "plantés au milieu des eaux comme deux colombiers pour "servir de lieux de retraite aux oiseaux qui s'y retirent "en si grande quantité, qu'on marche dessus ; et si l'on "ne se tient bien ferme, ils s'élèvent en si grande quanti- "qu'ils renversent les personnes ; on en rapporte des "chaloupes ou des petits bâteaux tous pleins quand le "temps permet qu'on les aborde : les Français les ont "nommés les îles aux Oiseaux." (Relation des Jésuites. Le Père Paul Le Jeune.)

l'excès, tel que l'Ile-aux-Oies (*), qui certes ne dément pas son nom et qui est peuplée jusqu'à ce jour d'une multitude d'oies, d'outardes, de canards; tel encore les Ilets de Sorel et les Mille Iles qui fourmillent de gibiers pendant la moitié de l'année, et la batture aux Alouettes.

Il en est encore ainsi dans le bas du fleuve, comme on le verra par l'extrait suivant, où l'on reconaîtra la plume facile, le talent descriptif et l'esprit observateur de l'Abbé Ferland. " Le Labrador a ses charmes non seulement pour ceux qui y sont nés, mais encore pour ceux qui y ont passé quelque temps. La mer, avec l'abondance de son gibier et la richesse de ses pêcheries, avec ses jours de calme et de tempête, avec ses accidents variés et souvent dramatiques; la terre, avec la liberté, la solitude et l'espace, avec ses chasses lointaines et aventureuses, offre des avantages et des plaisirs qu'on a peine à abandonner quand on les a une fois goûtés .....Jacques Cartier et les premiers navigateurs parlent avec admiration de la multitude d'oiseaux qu'on y trouvait. Quoique le nombre en soit bien diminué, il en reste assez pour fournir aux besoins des gens

(*) L'Isle-aux Coudres et l'Isle-aux-Oies méritent d'être " nommées en passant. La première est souvent remplie " d'élans qui s'y rencontrent. La seconde est peuplée en " son temps d'une multitude d'Oies, de Canards, d'Ou- " tardes, dont l'*île qui est plate et chargée d'herbe comme* " *une praierie en paraît toute couverte. Les lieux circon-* " *voisins retentissent incessamment des cris de ces oiseaux,* " excepté durant les tremblements de terre qui se sont " fait sentir cette année (1663): car ces oiseaux, pour " lors, à ce que m'ont assuré quelques chasseurs, gar- " daient un merveilleux silence."—(Idem.) Le Père Hiérosme Lalemand, à Kebec, ce 4 sept. 1663.) Le vieux chroniqueur a tellement conservé les couleurs locales, qu'il n'y a pas un chasseur, qui, à la lecture de cet extrait, ne s'imaginât être à la mi-septembre sur la batture vaseuse de l'Isle-aux Oies, et entendre dans les airs le cri et l'aile sifflante du Canard et de l'Outarde. (Note de l'auteur.)

Histoire véritable et naturelle de la Nouvelle-France, page 35.

Charlevoix. Voyage en Amérique.

du pays si les déprédations cessent. Les Marmettes, les Mouniacs, les Goëlans, les Perroquets (espèces de Canards), les Pigeons de mer, sont bons à manger au printemps et à l'automne ; mais durant l'été ils prennent un goût qui ne convient pas à tous les estomacs. Il n'en est pas de même des jeunes oiseaux, qui se mangent pendant tout l'été ; la chair du petit Goëlan pour le goût ressemble beaucoup à celle du Poulet.....

" La Grosse-Ile (au Labrador,) est un rocher ayant une longueur de quatre ou cinq milles ; élevée et avancée à la mer ; on l'aperçoit de loin dans toutes les directions. Ses rochers, ses grèves et ses baies sont riches en gibier. Au moment où nous y arrivons, (10 août 1859) des oiseaux s'agitent de toutes parts autour de nous : plusieurs familles de jeunes mouniacs s'enfuient sur l'eau, ayant des ailes encore trop faibles pour voler ; les Goddes, penguins en miniature, et les Cormorans nous adressent des injures du haut de leurs rochers ; des Goëlans, des Corbeaux, des Hibous, des Chouettes tournoient en poussant des cris d'inquiétude.... " Au large de la Grosse-Ile sont plusieurs ilots, parmi lesquels est un de ceux où les marmettes ont coutume de couver. Les marmettes ressemblent aux Canards : elles sont très nombreuses dans les îles du Labrador. Elles déposent leurs œufs et couvent dans certaines îles isolées, qu'elles ont adoptées de temps immémorial et où elles reviennent tous les ans : on reconnaît d'une grande distance les îles que ces oiseaux fréquentent, par leur falaises blanches. La couleur que prennent les rochers est due au *guano*, accumulé d'année en année et couche par dessus couche. Les œufs de marmette sont de la grosseur des œufs de Canards, et sont bien meilleurs que ceux des autres oiseaux aquatiques du pays ; ils sont aussi beaucoup plus recherchés. Ils seraient une grande ressource pour les planteurs, s'ils n'étaient enlevés annuellement par des étrangers, qui en chargent leurs goëlettes. Ces pil-

lards font de gros profits, car ils vendent les œufs, dix ou douze piastres le baril, sur les marchés d'Halifax et des Etats-Unis. C'est avec peine que les habitants de la côte réussissent à en faire pour leur usage une petite provision de trois ou quatre barils par famille. Grâces aux règlements que vient de faire la Législature provinciale, il est à espérer que les autorités réussiront à arrêter les déprédations, et à empêcher la destruction du Gibier qui en résulte..... " Entre Blanc Sablon et Brador est l'Ile aux Perroquets, qui a reçu son nom d'une espèce de Canard à tête de perroquet. L'île est couverte de ces oiseaux ; et à chaque instant on voit quelque volier s'éloignant vers la mer, ou revenant vers l'île. C'est un temps de travail pour eux; car les petits sont maintenant nombreux et pour les nourrir, il faut que les pères et mères fassent la pêche au lançon. Le lançon est un très petit poisson, dont les oiseaux et la morue sont friands. Comme il est maintenant abondant dans la Baie, les Perroquets vivent en épicuriens. Ceux d'entre eux qui n'ont pas de famille à nourrir sont en plein carnaval ; car ils n'ont qu'à flâner et à manger ; et quelques-uns sont si gras, qu'ils ont peine à se lever lorsqu'ils sont poursuivis par le chasseur. "

Nous ne pouvons resister à la tentation d'emprunter au savant abbé la description " des espiègleries, (comme il les appelle), des ours blancs du Labrador, quelque étranger que cela puisse être à notre sujet. " Il y a quelques années, trois jeunes gens passant ensemble l'hiver, avaient laissé la cabane pour visiter les piéges tendus dans la forêt. En entrant au logis, ils furent étonnés de trouver la porte arrachée et jetée sur la neige. Ils crurent d'abord que quelque farceur de voisin était venu leur jouer un tour pendant leur absence. Dans la cabane tout avait été bouleversé : le poële et le tuyau étaient renversés; l'armoire avait été vidée; la provision de lard avait été gaspillée ; le sac de farine n'y était plus et avec

lui avait disparu une tasse de ferblanc, une paire de bottes et un paletot. Ce n'était plus un badinage ordinaire : il y avait vol avec effraction et il ne restait plus de provisions ; il fallait découvrir le voleur. Tous trois se mettent en quête ; l'on cherche les pistes et l'on reconnaît que deux ours de forte taille avaient causé tout le dégat. Les voleurs avaient décampé, et ne purent être rejoints ; mais ils avaient laissé des preuves du délit. A peu de distance, était le sac vide et déchiré ; un peu plus loin gisait la tasse broyée et portant l'empreinte de longues et fortes dents. Quant au paletot et aux bottes, les gaillards, étant probablement en voie de civilisation, avaient cru devoir les emporter, dans l'intérêt des mœurs " (*).

Ne croirait-on pas lire un de ces beaux passages où l'héroïque et infortuné Dr. Kane décrit les *tours* que les ours blancs lui jouaient en 1855, dans le cercle articque en saccageant sa *cache* et son *pemmican*?

" Ces sites tout a fait solitaires, propres à l'étude et à la méditation, où l'on n'entend d'autres sons que le chant des oiseaux et le bruit de la vague qui vient déferler sur le sable du rivage, " ces sites décrits par le missionnaire du christianisme en 1859, c'étaient les mêmes où vingt-cinq ans auparavant avait écrit et médité le missionnaire de la science, l'illustre Audubon, dans ses courses lointaines.

Parmi nos oiseaux aquatiques, le plus remarquable est sans contredit le cygne ; nous lui ferons les honneurs d'une description détaillée.

Il y a en Amérique deux espèces de Cygnes, savoir : Cygnus Américanus et Cygnus Buccinator (†).

Ce dernier fréquente nos parages comme " ac-

(*) Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec.— Missions du Labrador, par l'abbé Ferland, 1859.

(†) Un naturaliste, jadis employé par Audubon, nous informe que sur le lac Erié il existe beaucoup de Cygnes. Dimensions du Cygne américain : 53 × 84.

cidentel " seulement; son parcours géographique est la vallée du Mississippi jusqu'à l'Océan Pacifique. L'autre espèce, le Cygne Américain, assez commun sur les grands lacs du Haut-Canada, se rencontre de temps à autre dans cette partie de la province. Le Cygne est un excellent nageur. Sa nourriture ordinaire consiste en graines, feuilles et racines, et en grenouilles, mollusques, sangsues et insectes aquatiques : il mange aussi des petits poissons. Il est monogame. Le Cygne Américain (Cygnus olor de Vieillot) a le bec rouge bordé de noir ; son plumage est d'un blanc de neige. C'est cette espèce que l'on apprivoise pour orner les bassins, les fontaines. Elle vole très haut et très vite, et se sert de ses ailes comme d'une arme offensive puissante. Ses mœurs sont douces et paisibles. Dans les régions tempérées, la ponte a lieu en février; la femelle fait un grand nid avec des tiges de joncs et de roseaux ; elle le garnit de plumes et de duvet, et y pond six à huit œufs d'un blanc verdâtre ; elle les couve seule pendant cinq semaines; mais si le mâle ne partage pas l'incubation, il veille près de sa compagne pour écarter et pour poursuivre tout étranger qui voudrait s'approcher. Il a tant de force dans son aile qu'un coup bien appliqué peut casser la jambe à un homme. Il nous est pcnible de faire main basse sur les riantes fictions inventées par les poëtes à propos de la voix mélodieuse du Cygne Mourant ; mais comme la vérité est préférable même à la poésie, nous devons à nous-même et aux faits de protester contre ses charmantes créations poétiques.

Buffon a écrit sur le Cygne un magnifique chapitre. Nous en citerons les deux principaux passages qui suffiront au lecteur pour porter un jugement exact sur les qualités et les défauts de ce brillant génie. Ecrivain sans égal, dit LeMaoût, quand il décrit ce qu'il a observé, il n'est qu'un poëte élégant toutes les fois qu'il prête aux animaux des sentiments et des mœurs imaginaires.

" Dans toute société, dit Buffon, soit des animaux, soit des hommes, la violence fait les tyrans, la douce autorité fait les rois. Le Lion et le Tigre sur la terre, l'Aigle et le Vautour dans les airs, ne règnent que par la guerre, ne dominent que par l'abus de la force et par la cruauté ; au lieu que le Cygne règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix : la grandeur, la majesté, la douceur, avec des puissances, du courage, des forces et la volonté de n'en pas abuser, et de ne les employer que pour la défense. Il sait combattre et vaincre sans jamais attaquer ; roi paisible des *Oiseaux d'eau*, il brave les tyrans de l'air, il attend l'Aigle, sans le provoquer, sans le craindre ; il repousse ses assauts, en opposant à ses armes la résistance de ses plumes et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide, et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi : tous les Oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la nature ; il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des Oiseaux aquatiques, qui toutes semblent se ranger sous sa loi ; il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maitre qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde et ne veut que calme et liberté."

Voilà, certes, s'écrie Le Maoût, le portrait d'un roi *constitutionnel*, dans toute la beauté du mot ; mais on ne peut s'empêcher de penser que Buffon en écrivant cette utopie politique, avait perdu de vue le Cygne, dont il se faisait l'historien. L'aigle pourrait à la rigueur être nommé le tyran de l'air, puisque tous les oiseaux sont exposés à sa voracité ; mais le Cygne n'est nullement le roi *des oiseaux d'eau*, puisque le moindre d'entre eux peut le braver impunément. En quoi l'Aigle et le Tigre abusent-ils de leurs forces ? Il leur faut une proie vivante, et ils s'en emparent à l'aide des moyens que la nature leur a donnés.

Le Cygne est carnivore autant qu'herbivore, et il obéit à son instinct sans remords comme sans crime. Si même on tient compte de la quantité de victimes, le Cygne est beaucoup plus féroce que le Tigre, car celui-ci dévore beaucoup moins de Gazelles que l'oiseau n'avale de petits animaux. Mais laissons toutes ces fictions, que la raison ne peut supporter un instant, et hâtons nous d'admirer la poésie appuyée sur la vérité.

" A la noble aisance, à la facilité, à la liberté de ses mouvements sur l'eau, on doit le reconnaître non seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé et sa poitrine relevée et arrondie semblent, en effet, figurer la proue d'un navire fendant l'onde ; son large estomac représente la carène ; son corps, penché en avant pour cingler, se redresse à l'arrière, et se relève en poupe ; sa queue est un vrai gouvernail, ses pieds sont de larges rames, et ses grandes ailes demi ouvertes au vent et doucement enflées, sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la fois. " Nous écrivions récemment (*) : " Un bien beau Cygne fut tué à l'Ile aux Grues " vers 1825. Le seigneur de l'Isle. D. McPherson, " écr., en fit don au Gouverneur de cette province ; " ce bel étranger avait au-delà de six pieds d'en- " vergure (†)." Aucun individu, que nous sachions, n'a été pris ces années dernières dans les environs de Québec. L'autre espèce (Cygnus buccinator) mentionné au commencement de ce chapitre, se distingue de son congénère par sa voix sonore et éclatante comme le son d'un instrument de cuivre : d'où lui vient son nom—il est fort commun sur le Mississipi, le Missouri, l'Ohio, dans le Texas et dans les pays du Nord. Les deux espèces

(*) Canadian Naturalist & Geologist,—publié à Montréal en décembre 1859.

(†) Ce fut Pierre Chasseur qui lui décerna les honneurs posthumes de l'*empaillage*.

hivernent dans la partie tempérée des Etats-Unis. Châteaubriand (*) a une riante description du Cygne, qui d'après lui est quelquefois sédentaire en Europe. " Parmi ces passagers de l'aquilon, " il s'en trouve qui s'habituent à nos mœurs, et " refusent de retourner dans leur patrie : les uns, " comme les compagnons d'Ulysse, sont captivés " par la douceur de quelques fruits ; les autres, " comme les déserteurs du vaisseau de Cook, sont " séduits par des enchanteresses qui les retiennent " dans leurs îles. Mais la plupart nous quittent " après un séjour de quelques mois : ils s'at- " tachent aux vents et aux tempêtes qui ternissent " l'éclat des flots, et leur livrent la proie qui leur " échapperaient dans des eaux transparentes ; ils " n'aiment que les retraites ignorées, et font le " tour de la terre par un cercle de solitudes. Ce " n'est pas toujours en troupes que ces oiseaux " visitent nos demeures. Quelquefois deux beaux " étrangers, aussi blancs que la neige, arrivent " avec les frimas : ils descendent au milieu des " bruyères, dans un découvert, dont on ne " peut approcher, sans être aperçu ; après " quelques heures de repos ils remontent sur les " nuages. Vous courez à l'endroit d'où ils sont " partis et vous n'y trouvez que quelques plumes, " seule marque de leur passage, que le vent a dé- " jà dispersées, heureux le favori des muses qui, " comme le Cygne, a quitté la terre sans y laisser " d'autres débris et d'autres souvenirs que " quelques plumes de ses ailes. "

(*) Génie du Christianisme.

OUTARDES, OIES, CANARDS, ETC.

L'Outarde (Anser Canadensis de Linnée) que les auteurs Européens ont honorée du nom flatteur de Cygne Canadien, arrive sur nos grèves vers le premier avril ; (*) elle y séjourne à peu près un mois et demi et repart pour aller couver dans les îles du bas du fleuve, du lac St. Jean et de la Baie d'Hudson.

Rien n'égale la vigilance et le courage du mâle pendant la période de l'incubation : il se tient debout la tête levée, près du nid, qui est placé sur la terre, entouré de roseaux et formé de joncs et d'arbres secs ; il promène ses regards attentifs sur tous les environs, et prête l'oreille au moindre bruit. Le Renard a beau se traîner entre les herbes, il est aperçu, battu, et mis en fuite. Audubon observa trois années de suite les allures d'un de ces *jars*, qui avait son nid près d'un lac, situé à peu de distance de la Rivière-Verte. " Toutes les fois, dit-il, que je venais visiter le nid de l'oiseau, celui-ci me voyait approcher avec un air d'indignation, se dressant de toute sa hauteur pour me regarder et semblait me toiser de la tête aux pieds ; puis, quand je n'étais plus qu'à quelques pas de distance, il secouait violemment la tête, et, s'élançant dans l'air, il se précipitait vers moi. Par deux fois différentes, il m'a atteint de son aile le bras droit, que j'avançais machinalement comme pour l'écarter, et avec une telle violence que je craignis un moment d'avoir le bras cassé. Après cette vigoureuse démonstration, il revenait aussitôt vers le nid, et passait affectueusement sa tête et son cou autour du corps de la femelle, puis reprenait, en me regardant, son attitude menaçante. "

(*) " Les Outardes arrivent du midy, qui sont grosses " cannes au double des nôtres, et font volontiers leur " nid aux Isles. Deux œufs d'Outarde en valent aisément " cinq de Poules. " —Relations des Jésuites—1611.

C'est vers le 1er avril que le chasseur canadien prépare son canot, ses traîtres "appelants," (*) son fidèle "terre-neuve" et son grand fusil de chasse ; puis, dans son frêle esquif, il cotoie silencieusement les îles vaseuses de Sorel, les grèves de la batture aux loup-marins, vis-à-vis St.-Roch-des-Aulnets, ou bien à pied, il va se choisir un lieu propice sur les battures des îles-aux-Grues, aux Oies, de St.-Joachim, de Grondines, de Kamouraska et autres localités également giboyeuses ; sa bêche lui a bientôt creusé un trou profond, où il se blottit après avoir attaché près de lui ses appelants. Les outardes sauvages entendant le cri de deux camarades, s'abattent sans défiance près d'elle et reçoivent le plomb meurtrier. Tombent-elles dans le fleuve, le terre-neuve s'élance à leur poursuite et les repêche ? Pendant l'équinoxe de septembre, l'extrémité nord de la Pointe-aux-Pères est considérée un excellent poste où le chasseur se cache et attend que le vent du nord rejette à terre les outardes, canards, bernasches. Quand l'oiseau découvre son ennemi, il est trop tard pour fuir ; il tombe percé au cœur et le terre-neuve va le happer au sein de l'onde. Il est une particularité intéressante sur le compte des outardes que nous devons mentionner. Plus d'une fois, à l'approche des frimas, les paisibles cultivateurs de l'Ile-aux-Grues ont remarqué une augmentation notable dans leurs bandes d'outardes apprivoisées ; ce sont des outardes sauvages qui se mêlent à elles et qui les accompagnent dans les granges où elles sont parquées. Dès que cela a lieu, le propriétaire a soin de renfermer ensemble pour le reste de l'automne ses propres outardes et les étrangères, et au printemps suivant, il est difficile de distinguer les outardes sauvages de celles qui sont apprivoisées : ce fait s'est reproduit nombre de fois à notre connaissance.

(†) "Appelants," se dit des Outardes apprivoisées dont on se serre pour *leurrer* les Outardes sauvages.

Les outardes reviennent du nord en septembre avec leurs jeunes que l'on nomme *pirons* ; elles fréquentent, pour une couple de mois, leurs anciennes retraites, puis, vers le premier novembre, elles dirigent leur vol *triangulaire* vers le sud, et hivernent au Mexique, au Texas et en Pennsylvanie. Pendant la marche, un jars robuste forme la pointe du triangle et fend l'air ponr le reste du volier ; lorsqu'il est fatigué, un autre jars lui succède : telle est leur méthode de migration.

L'Oie Sauvage (Anser Hyperboreus de Pallas) est moins répandue que l'Outarde.—Chaque année, en septembre, on peut voir alternativement sur cette vaste batture, qui *découvre à mi marée*, appelée la Dune, en arrière de l'Isle aux-Grues, et sur les battures de St.-Joachim, comté de Montmorency, une bande d'Oies Sauvages et d'Outardes au nombre d'à peu-près 3,000—leurs cancans, leur babil s'étend à une demi-lieue.

Nous sommes portés à croire que cette espèce couve encore plus au nord que les Outardes. L'Oie Sauvage, d'un gris cendré mêlé de blanc, est supérieure en volume à l'Outarde, dont la chair est plus recherchée ; les jeunes se nomment aussi Pirons et sont préférables, comme nourriture, aux vieux.

L'Oie Sauvage est beaucoup plus difficile à tuer que l'Outarde moins farouche qu'elle. Pendant que les Outardes et les Oies Sauvages cherchent leur nourriture sur les grêves, une sentinelle vigilante appostée sur une hauteur sonne l'alarme à la première apparence du danger et la bande entière s'enfuit immédiatement. L'Oie Sauvage émigre également, en automne, vers le sud des Etats-Unis.

CANARDS, SARCELLES.

" On voit dans ce pays " (la Nouvelle-France), écrivait Charlevoix en 1721, " une quantité pro-" digieuse de Canards, et j'en ai ouï compter jus-" qu'à vingt-deux espèces différentes. Les plus " beaux, et ceux dont la chair est plus délicate, " sont les *Canards Branchus :* on les appelle ainsi " parce qu'ils perchent sur les branches des arbres. " Leur plumage est extrêmement varié et fort " brillant." Le *Hand Book* de Toronto, compilé en 1855, porte jusqu'à trente le nombre des espèces qui fréquentent les environs de cette ville. Le plus court pour nous, avec les minces matériaux à notre disposition, c'est d'avouer sans réserve l'impossibilité où nous sommes de rendre justice à cette innombrable tribu des palmipèdes qui, chaque année, en avril et en septembre, s'abat sur nos rivages—la providence des pauvres non moins que le plat favori des épicuriens. Les lois qui régissent les migrations des Oiseaux aquatiques out, de tout temps, excité à un haut degré la curiosité des naturalistes et des philosophes. Au risque de mêler la poésie à la vérité, nous reproduirons ici les éloquentes paroles du chantre du christianisme :

" Les Oies, les Sarcelles, les Canards, " dit Châteaubriand (*), " étant de race domestique, habitent partout où il peut y avoir des hommes. Les navigateurs ont trouvé des bataillons innombrables de ces Oiseaux jusque sous le pôle antarctique. Nous en avons rencontré nous-même des milliers depuis le golfe Saint-Laurent jusqu'à la pointe de l'isthme de la Floride. Les Oiseaux de mer ont des lieux de rendez-vous, où ils semblent délibérer, en commun, des affaires de leur république : C'est ordinairement un écueil au milieu des flots. Nous allions souvent nous asseoir, dans l'île Saint-Pierre, à l'entrée du golfe Saint-Laurent, sur la

(*) Génie du Christianisme.

côte opposée à une petite île, que les habitants ont appelé le *Colombier*, parce qu'elle en a la forme et qu'on y vient chercher des œufs au printemps. La multitude des Oiseaux rassemblés sur ce rocher était si grande, que souvent nous distinguions leurs cris pendant le mugissement des tempêtes. Ces Oiseaux avaient des voix extraordinaires, comme celles qui sortaient des mers; si l'Océan a sa Flore, il a aussi sa Philomèle : lorsqu'au coucher du soleil le courlis siffle sur la pointe d'un rocher, et que le bruit des vagues l'accompagne, c'est une des harmonies les plus plaintives que l'on puisse entendre : jamais l'époux de Céix n'a rempli de tant de douleurs les rivages témoins de ses infortunes. Une parfaite intelligence régnait dans la république du Colombier. Aussitôt qu'un citoyen était né, sa mère le précipitait dans les vagues, comme ces peuples barbares qui plongeaient leurs enfants dans les fleuves, pour les endurcir contre les fatigues de la vie. Des courtiers partaient sans cesse de cette Tyr, avec des gardes nombreuses qui, par ordre de la Providence, se dispersaient sur les mers pour se courir les vaisseaux ; les uns se placent à quarante ou cinquante lieues d'une terre inconnue et deviennent un indice certain pour le pilote qui les découvre flottant sur l'onde comme les bouées d'une ancre ; d'autres se cantonnent sur un rescif, et, sentinelles vigilantes, élèvent pendant la nuit une voix lugubre, pour écarter les navigateurs ; d'autres encore, par la blancheur de leur plnmage, sont de véritables phares sur la noirceur des rochers. "

LISTE DES CANARDS

Qui se rencontrent dans le voisinage de Toronto, d'après le "Hand Book" publié en 1855 (*):

1	Anas	Boschas.....	Mallard.
2	"	Obscura.....	Dusky Duck.
3	"	Strepera.....	Gadwall
4	"	Americana.....	American Widgeon.
5	"	Acuta.....	Pintail Duck.
6	"	Carolinensis.....	American Green Winged Teal.
7	"	Discors.....	Blue Winged Teal.
8	"	Clypeata.....	Shoveller Duck.
9	Fuligula	Valisneria....	Canvass-back Duck.
10	"	Fernia	Red headed "
11	"	Marila.....	Americau Scaup "
12	"	Mariloides....	Lake " "
13	"	Rubida.....	Ruddy " "
14	"	Labradora....	Pied " "
15	"	Fusca.....	Velvet " "
16	"	Perspicillata ..	Surf " "
17	"	Americana ...	American Scoter.
18	"	Molissima.....	Eider Duck.
19	"	Spectabilis....	King "
20	"	Clangula.....	Golden Eye "
21	"	Albeola	Buffel headed "
22	"	Histrionica....	Harlequin "
23	"	Glacialis	Long tailed "
24	"	Collaris	Tufted "

(*) 1. Canard de France.
2. " gris, et Gibier noir—deux espèces, dit-on.
6. Sarcelle aux ailes vertes.
7. " " " bleues.
8. Canard spatule.
9. Cette espèce, commune dans les environs de New-York, ne se rencontre pas, que nous sachions, dans le Bas-Canada.—Les Lucullus des Etats-Unis les paient jusqu'à $8 le couple.
10. Canard de mer à large bec.
18. Le Canard Eider fréquente le Labrador et l'extrême nord.
20. Canard aux yeux dorés.
21. Marionette.
22. Canard à collier.
23. Canard à longue queue.
25. Harle.
26. Betsy (?).
29 Huard.
30. Cou rouge (?).

25	Mergus	Merganser....	Goosander.
26	"	Serrator.....	Red brested Mergauser.
27	"	Cucullatus....	Hooded "
28	"	Albellus.....	White "
29	Colymbus	Glacialis....	Loon "
30	"	Septentrionalis.	Red throated Diver.

Voilà une nomenclature qui offre aux chasseurs matière à réflexion : il est néanmoins permis de douter de son exactitude.

Les espèces les plus communes ponr nous sont les Canards ordinaires, les Canards noirs et les Canards gris. Les meilleurs postes de chasse pour ces oiseaux, sont les battures couvertes de joncs des Ile-aux-Grues, aux Oies, de St. Joachim, de l'Ile d'Orléans, de Kamouraska, de Sorel, la batture de Mille Vaches, la batture aux Loup-Marins, des Grondines, la rivière Jupiter sur l'Ile d'Anticosti, la Baie de Quinté, les affluents de l'Ottawa, et un grand nombre de lacs du Haut-Canada. Nous tenons de source certaine qu'autrefois ces oiseaux couvaient en grand nombre sur les Iles-aux-Grues et aux Oies, et les îlets de Sorel, où l'on s'emparait des jeunes au moyen de chiens qui allaient les saisir au milieu des joncs et des roseaux avant qu'ils pussent voler ; ceci a lieu encore actuellement. Un mot en passant des principales espèces que nous avons.

Le Canard ordinaire (anas boschas de Linnée), que les chasseurs nomment Canard de France, a la tête et la croupe ornées d'un beau vert changeant, et les quatre plumes du milieu de la queue sont recourbées en demi-cercle. Cette espèce est la souche de toutes nos races domestiques ; elle habite le nord des deux continents. Ces Canards nichent quelquefois sur une touffe de joncs dans les marais. La ponte est de huit à quatorze œufs d'un gris verdâtre très clair, plus petits et plus colorés que ceux du Canard domestique ; avant l'éclosion des œufs, le mâle se tient près du nid et le défend contre les autres Canards. Les Canards que l'on élève en domesticité et qui proviennent d'œufs sauvages trouvés dans les roseaux sont farouches

comme leur parents, et cherchent sans cesse à reprendre leur liberté ; mais lorsque la captivité s'est perpétuée pendant plusieurs générations, l'instinct s'efface, l'animal devient familier. Aucun oiseau de basse cour, l'Oie exceptée, n'est plus facile à nourrir : il ne faut lui donner que de l'eau et un gîte ; il sait se procurer le reste, il ne coute rien à son maître.

Le Canard Huppé ou Branchu (anas sponsa de Linnée) est le roi de l'espèce : sa tête est surmontée d'une huppe, sa gorge est blanche, son aile porte un miroir (speculum) vert chatoyant, terminé de blanc. Son plumage en entier est brillant. Il se perche sur les arbres. Il se rencontre depuis la Floride au lac Ontorio et dans plusieurs localités du Canada. Il est assez commun dans les environs de Sorel, et recherche les rives ombragées des ruisseaux solitaires où un arbre creux suspendu au-dessus du cours de l'onde recevra son nid et sa tendre couvée. Ses œufs sont d'un blanc jaunâtre et polis comme l'ivoire. " J'en ai compté jusqu'a treize, dit Wilson, dans un nid placé dans le creux d'un vieux chêne dont la cime avait été enlevée par la tempête ; l'arbre croissait sur le penchant de la rive, près de l'eau : il avait été le berceau d'au moins quatre générations de Canards pendant quatre années successives, d'après le témoignage d'une personne qui résidait à quelques pas de l'arbre. Cet individu m'informa que le printemps précédent, il avait lui-même vu la femelle, transporter dans son bec treize jeunes en moins de dix minutes, du nid au bas de l'arbre, d'où elle les conduisait à la rivière. Sous ce même arbre, une goëlette était à l'ancre et malgré le bruit et les mouvements de l'équipage, les Canards continuèrent de nourrir leurs jeunes, comme si rien n'était. Le mâle se tenait d'ordinaire en sentinelle, sur une branche voisine, pendant que sa compagne se livrait toute entière, à l'incubation. Une oie domestique avait élu domicile dans les racines du même arbre pour y déposer ses œufs. Les

Aborigènes de l'Amérique avait coutume d'emprunter au Canard Branchu, ses plumes brillantes pour orner le calumet de la paix. Ce Canard est facile a apprivoiser. "

Le Canard Eider (Fuligula molissima) habite l'extrême nord du Canada, le cercle arctique et les mers glaciales du pôle, où il niche au milieu des rochers baignés par la mer. " Les Eiders tiennent la mer le long du jour et reviennent à terre vers le soir. Le nid est composé du duvet de l'oiseau et du varechs. La femelle se charge seule de l'incubation : le mâle veille dans le voisinage du nid. Le duvet de l'Eider est fort précieux. Lorsque l'on enlève une première fois ce duvet ou *edredon*, du nid où il recouvre les œufs, la femelle se déplume une seconde fois pour y recouvrir son nid, dans lequel elle fait une deuxième ponte ; si l'on dépouille le nid une troisième fois, une troisième ponte a lieu, mais c'est alors le mâle qui fournit le duvet. Il faut respecter cette dernière couvée, sans quoi la place serait désertée pour toujours. " Ce Canard se rencontre au Labrador.

En juin, juillet et août, les Canards disparaissent presque de nos grêves ; mais en septembre, ils y reviennent par milliers. La migration des Canards en France, d'après Châteaubriand, est assez appliquable a nos contrées, moins pourtant les " manoirs gothiques, " car nos manoirs en Canada datent comme l'on sçait de *quelques années plus tard* que le moyen âge.

Le chantre de Cymodocée, vient de mentionner l'hirondelle, cette fille de rois, comme il l'appelle, qui passe l'été aux ruines de Versailles et l'hiver à celles de Thèbes :

" A peine a-t-elle disparu, dit-il, qu'ou voit s'avancer sur les vents du nord une colonie qui vient remplacer les voyageurs du midi, afin qu'il ne reste aucun vide dans nos campagnes. Par un temps grisâtre d'automne, lorsque la bise souffle sur les champs, que les bois perdent leurs derniers feuilles, une troupe de canards sauvages, tous rangés à la

file, traversent en silence un ciel mélancolique. S'ils aperçoivent du haut des airs quelque manoir gothique environné d'étangs et de forêts, c'est là qu'ils se préparent à descendre : ils attendent la nuit et font des évolutions au-dessus des bois. Aussitôt que la vapeur du soir enveloppe la vallée, le cou tendu et l'aile sifflante, ils s'abattent tout à coup sur les eaux, qui retentissent. Un cri général suivi d'un profond silence, s'élève dans les marais. Guidés par une petite lumière, qui peut être brille à l'étroite fenêtre d'une tour, les voyageurs s'approchent des murs à la faveur des roseaux et des ombres. Là, battant des ailes et poussant des cris par intervalles, au milieu du murmure des vents et des pluies, ils saluent l'habitation de l'homme." (*)

Deux ou trois espèces de sarcelles visitent nos latitudes le printemps et l'automne. Les plus remarquables sont les sarcelles aux ailes vertes et les sarcelles aux ailes bleues. Leur taille est de beaucoup moindre que celle du canard, mais comme comestible, leur chaire est préférée. Elles fréquentent les mêmes sites que ces derniers et affectionnent quelque ruisseau retiré où elles prennent librement leurs ébats.

" Nous vîmes un jour aux Açores, dit Chateaubriand, une compagnie de sarcelles bleues que la lassitude contraignit de s'abattre sur un figuer. Cet arbre n'avait point de feuilles, mais il portait des fruits rouges enchainés deux à deux comme des cristaux. Quand il fut couvert de cette nuée d'oiseau qui laissaient pendre leur ailes fatiguées il offrit un spectacle singulier : les fruits paraisaient d'une pourpre éclatante sur les rameaux ombragés, tandis que l'arbre par un prodige, semblait avoir poussé tout à coup un feuillage d'azur."

Quant aux Plongeons, Harles et Huards, ils sont peu communs—leur chair n'est pas recherchée. Ils couvent dans les îles du Nord.

(*) Génie du Christianisme.

HISTOIRE VÉRITABLE ET NATURELLE DE LA NOUVELLE-FRANCE,

PAR LE SIEUR PIERRE BOUCHER,

Gouverneur des Trois-Rivières.—1663.

Chapitre XI.

Noms des Oyseaux qui se voyent en la Nouvelle-France.

" En vous mettant le nom des Oyseaux qui se trouvent dans ce pays, je ne vous parleray point de ceux qui se rencontent à l'entrée du golfe, comme Cormorans, Tangueux, Fauquets, Poules d'eau, Griseaux et une infinité d'autres, qui sont plutost Oyseaux de mer que de terre : mais je vous nommeray seulement ceux qui sont proches de nous, et que l'on tue tous les jours (*), comme Cygnes, Outardes, Brenesches, Oyes sauvages, Grues, Canards, Cercelles, Plongeons de plus de dix sortes, Huarts, Butors, Herons, Bécasses, Bécassines, Chevaliers, Pleuviers, Pirouys, Allouettes de mer : car il n'y en a point de champs.

Tous les noms cy-dessus sont Oyseaux de rivières ; vu que si ils ne se trouvent dedans, ils se trouvent le long des bords.

Tout ce pays est remply de ce gibier dans la saison, qui est le printemps et l'automne.

Comme l'Outarde n'est pas un Oyseau commun en France, j'en feray une petite description, à cause que c'est le gibier de rivière le plus commun d'icy ; elle est faite tout comme une Oie grise, mais beaucoup plus grosse, elle n'a pas la chair si délicate que celle des Oyes que nous voyons icy en Canada ; qui en passant sont toutes blanches, à la réserve du bout des ailes et de la queue qui est noire : car pour la chair des Oyes de France, il s'en faut beaucoup qu'elles approchent du goust de celuy de nos Outardes.

(*) " Que l'on tue tous les jours comme Cygnes. " Que les temps sont changés !

Les noms des autres Oyseaux sont l'Aigle, le Coq d'Inde, des Oyseaux de proye et de plus de quinze sortes, dont je ne sçay pas les noms, sinon de l'Epervier et de l'Emerillon.

La femelle de l'Aigle a la teste et la queue blanche, on l'appelle Nonnette.

Pour le Coq d'Inde sauvage, il ne s'en trouve point n'y à Québec, ny aux Trois-Rivières, ny à Montréal ; mais dans le pays des Iroquois, et dans le pays où demeuroient autrefois les Hurons, il y en a des quantitez, et dont la chair est bien plus délicate, que des Cocqs d'Inde domestiques. Il y a trois sortes de perdrix ; les unes sont blanches et elles ne se trouvent que l'hyver, elles ont de la plume jusqué sur les argots, elles sont fort belles et plus grosses que celles de France, la chair en est délicate. Il y a d'autres perdrix qui sont toutes noires, qui ont des yeux rouges : elles sont plus petites que celles de France, la chair n'en est pas si bonne à manger ; mais c'est un bel Oyseau, et elles ne sont pas bien communes.

Il y a aussi des Perdix grises, qui sont grosses comme des Poules ; celles-là sont fort communes et bien aisées à tuer ; car elles ne s'enfuyent quasi pas du monde : la chair est extrêmement blanche et sèche.

Il y a d'une autre sorte d'Oyseaux, qui se nomment Tourtes ou Tourterelles, (comme vous voudrez) : elles sont presque grosses comme des Pigeons, et d'un plumage cendré : les masles ont la gorge rouge, et sont d'un excellent goût. Il y en a des quantitez prodigieuses, l'on en a tué des quarante et quarante cinq d'un coup de fusil : ce n'est pas que cela se fasse d'ordinaire ; mais pour en tuer huit, dix ou douze, cela et commun ; elles viennent d'ordinaire au mois de may, et s'en retournent au mois de septembre ; il s'en trouve universellement par tout ce pays-cy. Les Iroquois les prennent à la passée avec des rets ; ils en prennent quelque fois des trois et quatre cens d'un coup.

Il y a aussi grand nombre d'Etourneaux qui s'abandent en septembre et octobre ; quantités de Grives, Merles, Hortolans et un nombre infini d'autres petits Oyseaux dont je ne sçay pas les noms.

Il y a des Hirondelles, Martinets, Geays, Pies ; mais elles ne sont pas comme celles de France : car elles sont cendrées et mal bâties.

Il se void des Hiboux et Chats-huants : des Corbeaux et Corneilles, des Piverts et autres sortes que l'on appelle Picquebois : des petits Oyseaux qui sont tout rouges comme du feu ; d'autres sont rouges et noires ; d'autres sont tout jaunes et d'autres tout bleus.

Les Oyseaux Mouches qui sont les plus petits de tous, sont quasi tout verds, à la réserve des mâles qui ont la gorge rouge.

Les Oyseaux que l'on a apportés de France, sont Poules, Poules d'Indes et Pigeons. "

JOURNAL HISTORIQUE D'UN VOYAGE EN AMÉRIQUE, EN 1721,

PAR LE PÈRE DE CHARLEVOIX.

Lettre IX.

" Il s'en faut beaucoup que nos forêts soient aussi bien partagées en oiseaux, que nos lacs et nos rivières le sont en poissons. Il y en a néanmoins qui ont leur mérite, et qui sont particuliers à l'Amérique. On voit ici des Aigles de deux espèces. Les plus gros ont la tête et le cou pres que blancs ; ils donnent la chasse aux Lapins et aux Lièvres, les prennent dans leurs serres, et les emportent dans leurs magasins et dans leurs nids Les autres sont tous gris, et se contentent de faire la guerre aux oiseaux : tous sont aussi d'assez

bons pêcheurs. Le Faucon, l'Autour, le Tierlet, sont absolument les mêmes qu'en France; mais nous avons une seconde espèce de Faucons, qui ne vivent que de la pêche.

Nos Perdrix sont de trois espèces; des grises, des rouges et des noires : celles-ci sont les moins estimées; elles sentent trop le raisin, le genièvre et le sapin; elles ont la tête et les yeux de Faisans, et la chair brune. Toutes ont la queue longue et l'ouvrent en éventail, comme les Coqs d'Inde : ces queues sont fort belles; les unes sont mêlées de rouge, de brun et de gris; les autres de gris clair et de gris brun. J'ai dit que les Perdrix noires ne sont pas les plus estimées : quelques-uns néanmoins les préfèrent aux rouges mêmes. Toutes sont plus grosses qu'en France; mais si sottes, qu'elles se laissent tirer, et même approcher, sans presque remuer. Outre les Bécassines, qui sont excellentes en ce pays, et le petit gibier de rivière, qui y est partout en abondance, on trouve quelques Bécassines autour des fontaines, mais en petit nombre. Aux Illinois, et dans toute la partie méridionale de la Nouvelle-France, elles sont plus communes. M. Denys assure que les Corbeaux du Canada sont aussi bons à manger que les Poules. Cela peut être vrai du côté de l'Acadie; mais je ne vois pas qu'en ces quartiers-ci on en soit bien persuadé. Ils sont plus gras qu'en France, un peu plus noirs et ont un cri différent de celui des nôtres. Les Orfrayes, au contraire, sont plus petites, et leur cri n'est pas aussi désagréable. Le Chat-huant canadien n'a de différence du français qu'une petite fraise blanche autour du cou et un cri particulier. Sa chair est bonne à manger et bien des gens la préfèrent à celle de la Poule. Sa provision pour l'hyer sont des mulots, auxquels il casse les pattes et qu'il engraisse et nourrit avec soin, jusqu'à ce qu'il en ait besoin. La Chauve-Souris est ici plus grosse qu'en France. Les Merles et les Hirondelles y sont des oiseaux de passage comme en Europe.

Les premiers ne sont pas noirs, mais tirant sur le rouge. Nous avons trois sortes d'Allouettes, dont les plus petites sont de la grosseur du Moineau. Le Moineau lui-même est un peu différent du nôtre : il a bien les mêmes inclinations, mais sa physionomie est mauvaise.

On voit dans ce pays une quantité prodigieuse de Canards, et j'en ai ouï compter jusqu'à vingt-deux espèces différentes. Les plus beaux, et ceux dont chair est plus délicate, sont les Canards Branchus : on les appelle ainsi parce qu'ils perchent sur les branches des arbres. Leur plumage est extrêmement varié et fort brillant. Les Cygnes, les Poules d'Inde, les Poules d'eau, les Grues, les Serselles, les Oyes, les Outardes et autres grands oiseaux de rivière, fourmillent partout, si ce n'est au voisinage des habitations, dont ils n'approchent point. Nous avons des Grues de deux couleurs ; les unes sont toutes blanches, les autres d'un gris de lin. Toutes sont d'excellents potagers. Nos Picverts ou Picquebois sont d'une grande beauté. Il y en a qui ont toutes les couleurs ; d'autres sont noirs, ou d'un brun obscur par tout le corps, excepté la tête et le cou, qui sont d'un très beau rouge.

Le Rossignol du Canada est à peu près le même que celui de France pour la figure ; mais il n'a que la moitié de son chant : ce roitelet lui en a dérobé l'autre moitié. Le Chardonneret n'a pas la tête aussi belle qu'en Europe, et tout son plumage est mêlé de jaune et de noir. Comme je n'en ai point vu en cage, je ne scaurais rien dire de son chant. Tous nos bois sont remplis d'une sorte d'oiseau de la groseur d'une Linotte, lequel est tout jaune et a le gosier assez fin ; mais son chant est fort court et n'est point varié. Il n'a point d'autre nom que celui de sa couleur. Une espèce d'Ortolan dont le plumage est cendré sur le dos, blanc sous le ventre et qu'on nomme l'*Oiseau Blanc.*, est celui de tous les hôtes de nos bois qui chante le mieux. Il ne le cède guère au

Rossignol de France, mais il n'y a que le mâle qui se fasse entendre ; la femelle, dont la couleur est plus foncée, ne dit mot, même en cage. Ce petit animal a la physionomie fort belle et il est bien nommé Ortolan pour le goût. Je ne scais où il se retire pendant l'hyver, mais il est toujours le premier qui nous annonce le retour du printems. A peine la neige est-elle fondue en quelques endroits, qu'il y accourt en grande troupe, et on en prend alors tant que l'on veut.

Ce n'est guères qu'à cent lieues d'ici, en tirant au sud, que l'on commence à voir des *Cardinaux*. Il y en a quelques-uns à Paris, qu'on y a transportés de la Louysiane, et je crois qu'ils feront fortune en France, s'ils peuvent y multiplier, comme le Serein. La douceur de leur chant, l'éclat de leur plumage qui est d'un beau rouge incarnat ; une petite aigrette, qu'ils ont sur la tête et qui ne ressemble pas mal à ces couronnes que les peintres donnent aux Rois Indiens et Américquains, semblent leur assurer l'empire des airs. Ils ont pourtant ici un rival, qui aurait même pour lui l'unanimité des suffrages, s'il flattait aussi agréablement les oreilles qu'il charme les yeux : c'est ce qu'on appelle en ce pays-ci l'Oiseau-Mouche.

Ce nom a deux origines. La première est sa petitesse même, car avec ses plumes, il n'est guères d'un plus gros volume que le Hanneton ordinaire. La seconde est un bourdonnement assez fort qu'il fait avec ses aîles et qui est assez semblable à celui que font les grosses mouches. Ses pattes, qui ont un pouce de long, sont comme des aiguilles ; son bec est de même et il en fait sortir une petite trompe qu'il enfonce dans les fleurs, pour en attirer le suc, dont il se nourrit. La femelle n'a rien de brillant, un assez beau blanc sous le ventre et un cendré clair sur tout le reste du corps sont toute sa parure, mais le mâle est un vrai bijou. Il a sur le haut de la tête une petite touffe d'un beau noir, la gorge rouge, le ventre

blanc, le dos, les aîles et la queue d'un verd de feuilles de rosiers ; une couche d'or répandue sur tout ce plumage y ajoute un grand éclat, et un petit duvet imperceptible y produit les plus belles nuances qui se puissent voir. Quelques voyageurs l'ont confondu avec le *Colibry*, et en effet il paraît qu'il en est une espèce ; mais le *Colibry* des Isles est un peu plus gros, a le plumage moins brillant et le bec recourbé en bas. Je pourrais néanmoins me tromper sur l'éclat de son plumage, parce que je n'en ai point vu de vivant ; quelques-uns ont avancé qu'il a un chant fort mélodieux : si le fait est vrai, c'est un grand avantage qu'il a sur l'Oiseau-Mouche, que personne n'a encore entendu chanter. Mais j'ai entendu moi-même une femelle qui sifflait d'une manière très aiguë et assez désagréable. Cet Oiseau a l'aîle extrêmement forte et le vol d'une rapidité surprenante. Vous le voyez sur une fleur, et dans le moment il s'élève en l'air presque perpendiculairement. Il est ennemi du Corbeau et ennemi dangereux. J'ai ouï dire à un homme digne de foi qu'il en a vu un quitter brusquement une fleur qu'il succait, s'élever comme un éclair, et aller se fourrer sous l'aîle d'un Corbeau, qui planait fort haut, le percer de sa trompe et le faire tomber mort, soit de sa chute, soit de la blessure qu'il avait reçue.

L'Oiseau-Mouche s'attache aux fleurs qui ont l'odeur plus forte, et il les succe en voltigeant toujours : mais il se repose de temps en temps, et alors on a tout le loisir de le contempler. On en a nourri quelques temps avec de l'eau succrée et des fleurs. J'en ai gardé autrefois un pendant vingt-quatre heures : il se laissait prendre et manier et contrefaisait le mort ; dès que je le lâchais, il reprenait son vol, et ne faisait que papillonner autour de ma fenêtre. J'en fis présent à un de mes amis, qui le lendemain matin le trouva mort, et cette nuit-là même il avait fait une petite gelée,

aussi ces petits animaux ont-ils grand soin de prévenir les premiers froids.

Il y a bien de l'apparence qu'ils se retirent vers la Caroline, où l'on assure qu'on ne les voit que l'hyver. Ils font leurs nids en Canada, où ils les suspendent à une branche d'arbre, et les tournent de telle sorte, qu'ils sont à l'abri des injures de l'air. Rien n'est si propre que ces nids. Le fond en est de petits brins de bois entrelassés en manière de pannier, et le dedans est revêtu de je ne scais quel duvet, qui paraît de soie. Les œufs sont de la grosseur d'un pois, et ont des taches jaunes sur un fond blanc. On dit que la portée ordinaire est de trois, et quelquefois de cinq. "

BIOGRAPHIE.

—

AUDUBON.

" Autrefois, dit Cuvier, dans un rapport adressé " par lui à l'académie des sciences, à Paris, c'étaient " les naturalistes Européens qui dévoilaient à l'A- " mérique, ses trésors en fait d'histoire naturelle ; " mais maintenant ses Mitchell, ses Harlan et ses " Chs. L. Bonaparte, ont soldé avec intérêt la " dette que l'Amérique devait à la vieille Europe. " L'histoire des oiseaux de l'Amérique par Wil- " son, égale en élégance ce que nous avons de " mieux et si Audubon complète le travail qu'il a " entrepris, l'on sera forcé d'avouer que sur ce " point le Nouveau Monde a surpassé l'Ancien. "

L'œuvre d'Audubon a été achevé : Cuvier lui-même la prononcé " le plus splendide monument, que l'art ait élevé à l'ornithologie : " le genre humain a ratifié son verdict.

Jean-Jacques Audubon, naquit en 1782, à la Louisianne de parens français. Dès sa jeunesse,

il fut envoyé à Paris pour compléter ses études ; c'est là qu'il commença à s'adonner à l'histoire naturelle et qu'il prit des leçons de dessins du peintre David. De retour aux Etats Unis à l'âge de dix-huit ans, son père l'établit sur un beau domaine, orné de parques près de Philadelphie ; il s'y appliqua de bonne heure à connaître et à dessiner les oiseaux qui fréquentaient ses bocages ; ces esquisses furent les ébauches de ses superbes dessins, connus plus tard comme " Les Oi- " seaux de l'Amérique." Vers ce temps il prit femme : c'est là aussi que naquit son fils aîné Victor. Audubon se livra d'abord au négoce, mais ses goûts pour les fleurs, les champs, et les oiseaux et son culte passionné de la nature, nuisirent probablement à ses plans financiers. Dix-ans plus tard, il partait pour l'Ouest des Etats Unis. A cette époque la vapeur était inconnue sur l'Ohio ; il n'existait que peu de villages et point de villes sur les rives de ce fleuve. Il arriva en automne sur les bords de l'Ohio, acheta un esquif, dans lequel avec sa femme, son enfant et deux rameurs il s'aventura, se dirigeant vers le Kentucky, où avec sa famille il résida plusieurs années. Ce fut en 1810 qu'il rencontra pour la première fois son illustre dévancier, Alexandre Wilson, en quête à cette époque de souscripteurs à son ouvrage sur les Oiseaux de l'Amérique. Wilson s'était adressé à Audubon, faisant valoir la beauté de ses dessins, et Andubon allait signer lorsque l'œil de Wilson ayant rencontré sur une table voisine les cartons d'Audubon, fort supérieurs aux siens, sa figure s'assombrit, et il quitta de suite Audubon, fort mécontent. Wilson, avait reconnu son maître et maugréait en silence contre sa destinée, laquelle interrompant ainsi brusquement le cours de ses succès, le confrontait si tôt avec cet amant (jusqu'alors inconnu) de la Nature, de cette maîtresse dont il avait cru posséder seul tous les sourires.

Audubon a dû négliger de bonne heure, le livre de caisse et le grand livre ; car dès 1811, on

le trouve cotoyant les *bayous* de la Floride, la carabine d'une main, les crayons et le portefeuille de l'autre : l'année suivante, il se livrait à des courses lointaines, demandant aux forêts, aux prairies, aux fleuves, aux baies, aux mers, des matériaux pour son immortel ouvrage, qu'il n'avait pas encore songé à publier.

De retour à Philadelphie en 1824 (*), il fut présenté au Prince de Musignano, Chs. L. Bonaparte, lequel lui procura une entrée au Lycée d'histoire naturelle de cette ville. Il visita successivement New-York, puis s'enfonça dans les forêts impénétrables de l'Ouest pour y continuer ces travaux. Le nombre de ses dessins ayant rapidement augmenté, il songea à visiter l'Europe et se rendit en conséquence à Liverpool et à Manchester, dont les hommes de lettre l'accueillirent à bras ouverts. Son génie, sa tournure distinguée, sa conduite cordiale et honorable, lui avaient déjà conquis les cœurs. La sympathie et l'encouragement qu'il avait éprouvés, l'engagea à publier ses œuvres ; cette entreprise était des plus vastes et Audubon était d'avis qu'il lui faudrait au moins seize ans pour mener le tout à bonne fin. Laissant ses dessins entre les mains d'artistes et d'agents, il revit Paris en 1828 et y reçut un accueil fort flatteur des amis de la science. L'hiver suivant, il le passa à Londres, et se rembarqua pour les Etats-Unis en avril 1829, pour explorer de nouveau les montagnes des Etats du midi et du Sud. Le premier volume de ses Oiseaux, vit le jour avant la fin de l'année 1830 ; il contenait cent portraits d'Oiseaux, de grandeur naturelle et colorés d'après nature. Le public salua ce chef-d'œuvre avec un acclamation de louanges. Les Souverains de France et d'Angleterre avaient apposé leur signature en tête de la liste de souscription. Les sociétés d'histoire naturelle de Paris, de Londres et d'Edimbourg, se

(*) Un grand nombre de ces détails ont été fournis par son biographe, E. P. Hood.

firent un honneur de lui ouvrir leur portes. Cuvier, Swainson et les ornithologistes de toutes les nations entonnèrent un pæan universel de louanges.

Revenu à New-York en août 1831, Audubon, fêté et entouré d'amis, alla à Washington. Le Président et les ministres du gouvernement fédéral, à l'instar des Gouverneurs des colonies Britanniques s'empressèrent, de mettre à sa disposition passe-ports, sauve-gardes de toutes espèces et envoyèrent à leurs agents consulaires et autres, des instructions d'aider et de protéger, l'illustre savant, dans les localités qu'il visitait. L'hiver suivant se passa pour lui à la Floride ; vers le printemps, réglant sa marche sur la migration des oiseaux vers le Sud, il se dirigea sur Philadelphie et Boston, cette dernière ville était alors le théâtre des ravages du fléau asiatique. Audubon y séjourna quelque temps et y reçut l'hospitalité affectueuse et l'appui des Everett, des De Quincy, des Parkmann et autres célébrités de cette Athêne du Nouveau-Monde. De là, il passa au Maine, au Nouveau Brunswick et à la Baie de Fundy, puis il fit voile pour le golfe du St. Laurent, les Isles de la Magdeleine et la côte du Labrador : il étudia attentivement l'histoire naturelle de ces endroits et se hâta de rejoindre sa famille à Charleston, dans le sud des Etats-Unis. Le second volume de ses Oiseaux de l'Amérique fut terminé en 1834, le reste de l'ouvrage ne fut complété qu'en 1844 ; il se composait de mille soixante et cinq dessins, embrassant toutes les espèces depuis l'Oiseau de Washington, le plus grand des Aigles, jusqu'a l'oiseau mouche inclusivement, ainsi qu'une multitude de paysages, de vues marines et autres objets qu'il avait remarqués dans le cours de ses voyages. Le grand naturaliste se félicita d'avoir terminé ce travail gigantesque, qui lui avait coûté un quart de siècle d'étude, de labeurs et de périls, tantôt errant seul au milieu des vastes prairies de l'Ouest, tantôt au sein des glaces et des forêts solennelles du Nord, explorant

aujourd'hui les plages sans bornes de l'océan ; demain arrachant aux fleuves, aux bois, aux lacs du nouveau monde, des secrets inconnus depuis le commencement du monde, du reste des humains, si ce n'est à l'Aborigène, roi solitaire de ces superbes et mélancoliques solitudes. Ce fut en 1844 que ce grand peintre de la nature visita le Canada; il séjourna à Québec plusieurs semaines, y ayant choisi pour sa résidence, la demeure de feu M. Martin, rue St. Pierre, Basse-Ville, un de ses plus chauds admirateurs, auquel il légua par reconnaissance à son départ un exemplaire de son superbe ouvrage valant $1,000. Les sympathies de nos hommes publics d'alors ne firent pas défaut à l'illustre voyageur. Chacun de le fêter de son mieux ; de son côté, il acceptait sans se faire prier *petits soupers*, promenades, excursions dans les environs de Québec ; il admirait surtout les magnifiques points de vue et les frais bocages de Spencer Wood, depuis, la résidence de nos Gouverneurs, mais alors, dans tout son éclat et possédé par M. H. Atkinson, homme de goût, capable d'apprécier le génie du beau vieillard : la nature avait été aussi libéral à Audubon au physique qu'au morale, il était rare de rencontrer une tête plus noble, un maintien à la fois plus doux et plus majestueux.

Malgré ses succès passés, Audubon avait encore bien des travaux à compléter ; dans le temps même où ses libraires publiaient ses dessins et ses biographies des Oiseaux, il parcourait de nouveau tous les points du continent avec ses fils Victor Gifford et John Woodhouse, pour réunir la matière d'un grand ouvrage sur les Quadrupèdes de l'Amérique égal en tous points à l'ouvrage sur les Oiseaux—ceci avait lieu en 1849. Il passa les trois dernières années de sa vie, à corriger et à enrichir ses œuvres et expira en 1852, comblé d'années, d'honneurs et de prospérités, à l'âge de 70 ans.

Sans doute, les principaux titres de gloire d'Audubon sont ses dessins, d'après nature. Il a sçu

représenter d'une manière inimitable et sous les phases les plus variées, la famille aîlée de toutes les latitudes et de tous les climats du Nouveau-Monde. Tantôt c'est sous l'épaisse feuillée d'un pin séculaire, en face d'une cascade au doux murmure qu'il présente à nos regards l'affectueuse mère réchauffant sous ses aîles sa tendre couvée ; tantôt il vous fait suivre dans la nue, le vol majestueux de l'Aigle, à la poursuite de sa proie, ou bien rasant de son aîle noire la crête blanchissante des flots.

Comme grand écrivain (*), il a des droits incontestables à notre admiration. Ses descriptions très souvent ne le cèdent guère à ses dessins. Le paysage champêtre, les esquisses de mœurs, jusqu'à la trace légère de l'Aborigène sur le feuillage des bois, tout sous sa touche magique revêt des teintes et une actualité qui décèlent la main d'un maître.

Pour lui aussi, il est vrai de dire " Le style, c'est l'homme ; " Ses tableaux sont frais comme la rosée de l'aurore ; on croit suivre ses pas aventureux à travers la forêt ; on s'imagine entendre son cri d'admiration, lorsqu'un lac, une vallée inconnue frappe pour la première fois son regard ; on croit ouïr sa joyeuse exclamation, lorsque le Chevreuil timide s'enfonce à sa vue dans l'épaisseur d'un buisson : on est présent à ses côtés, on prie avec lui lorsqu'à la fin d'une fatiguante journée dans les bois, il adresse affectueusement à l'Etre Suprême ses remerciements, quand les accents joyeux du Moqueur ou du Merle viennent dissiper la profonde mélancolie qui l'accablait.

Quand l'illustre Buffon eut complété la partie ornithologique de son grand ouvrage, il annonça avec assurance " qu'il avait achevé d'écrire l'histoire des Oiseaux du monde." Vingt siècles avaient servi à constater l'existence de huit cents espèces —ce nombre semblait prodigieux et le naturaliste français déclara, un peu légèrement, il faut l'avouer, " qu'il n'y avait pas moyen d'augmenter

(*) Ses œuvres sont écrites en anglais.

matériellement cette liste, " laquelle embrasse à peine une seizième partie des espèces actuellement connues. Peu d'hommes ont autant contribué à ces progrès de la science que celui dont le nom est si cher à l'Amérique, J. J. Audubon.

OISEAUX DE PROIE ET PALMIPÈDES

Que l'on rencontre dans l'Amérique du Nord, d'après le Professeur Baird, de Washington, Assistant Secrétaire du " Smithsonian Institution," et Compilateur du Catalogue raisonné de cette Institution.

OISEAUX DE PROIE.

	NOMS.		PARCOURS GÉOGRAPHIQUE.
1	Cathartes Aura.....	(*Turkey Buzzard*)..Vautour.....	Tout le Nord de l'Amérique du Nord.
2	" Californianus.	(*California Vulture*).. " de la Californie.....	L'Ouest de l'Amérique du Nord.
3	" Atratus.....	(*Black* ") " Noir.	Sud de l'Amérique du Nord.
4	" Burrovianus .	(*Burrough's* ") " Burroughs..	Mexique, Vera Cruz, etc.
5	Falco Anatum.....	(*Duck Hawk*)..Faucon des Canard	Amérique Sept. à l'est des Mont.-Roch.
6	" Nigriceps.....	..... " à tête noir	L'ouest de l'Amérique Septemtrionale
7	" Columbarius	(*Pigeon Hawk*)..Epervier des Pigeons..	Sud de l'Amérique du Nord, Mexique, l'Amér.Cent , Nord de l'Am. Sud.
8	" Aurantius.....	.....	Le Mexique, l'Amérique du Sud.
9	" Femoralis.....	.....	" " "
10	" Polyagrus.....	Faucon des Prairies.....	L'Ouest de l'Amérique du Nord.
11	" Candicans.....	Gerfaut blanc des pays du nord.....	Nord de l'Amérique Sept., Groënland.
12	" Islandicus.....	Gerfaut d'Islande.....	" " "
13	" Sparverius.....	(*Sparrow Hawk*)..Emérillon de St. Dominique.....	Le Continent entier de l'Amérique.
14	" Astur Atricapillus	(*American Goshawk*)..Autour ordinaire..	L'Amérique du Nord, la partie Ouest surtout.

OISEAUX DE PROIE.—(*Continuation.*)

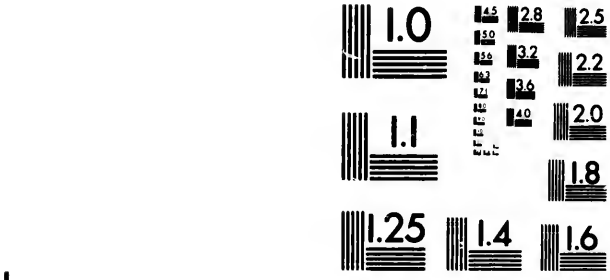
	NOMS.		PARCOURS GÉOGRAPHIQUE.
15	Falco (*) Accipiter Cooperii	(*Cooper's Hawk*)	Tout la partie tempérée de l'Am. Sept.
16	" Mexicanus		L'Ouest de l'Amérique du Nord.
11	" Fuscus		L'Amérique du Nord et le Mexique.
18	Buteo Swainsonii	L'Autour ou Buse de Swainson	Nord et l'Ouest de l'Amérique Sept.
19	" Bairdii	" " de Baird	" " " "
20	" Calurus		" " "
21	" Insignatus		" " "
22	" Harlani	L'Autour ou Buse de Harlan	" " "
23	" Borealis	" " à queue rousse	l'Est " "
			Les pays du Nord, Cuba, la Jamaïque.

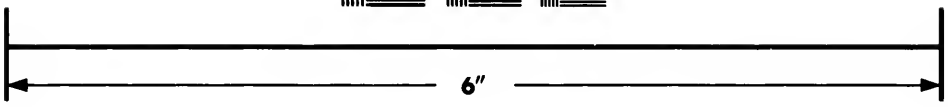
(*) Le mot accipiter, vient d'*accipere*, prendre, saisir.

L'Epervier se laisse assez facilement apprivoiser : les Autoursiers le dressaient pour le vol de la Caille et de la Perdrix ; le nom spécifique de Nisus donné par Linnée à l'Epervier, fait allusion à l'histoire fabuleuse du Cheveu pourpre de ce roi de Mégare, assiégé dans sa capitale par Minos, qui voulait venger la mort de son fils ; la ville était imprénable tant que le Cheveu resterait sur la tête royale : cela était écrit au livre du Destin. Mais il était écrit sur le *verso* du feuillet que la belle Scylla, fille du roi, s'enflammerait pour le prince assiégeant, couperait le Cheveu fatal pendant le sommeil de son père, et l'irait présenter à Minos, lequel repousserait avec horreur, elle et son présent, et n'en prendrait pas moins la ville. Ce fut alors que Nisus, privé de son Cheveu, fut changé en Epervier, et se mit à poursuivre sa fille métamorphosée en Alouette.—(Le Maoût.)

24	" Montanus.....	" " a queue rousse	De l'Ouest.
25	" Lineatus.....	" " à épaules rouges.....	L'est et le Nord de l'Amérique Sept.
26	" Elegans.....	.....	L'Ouest de l'Amérique du Nord.
27	" Pennsylvanicus..	(*Broad winged Hawk*).....	L'Est de l'Amérique Sept.
28	" Oxypterus.....	.....	Le Nouveau Mexique.
29	" Cooperi.....	.....	La Californie.
30	" Archibuteo Lagopus.....	Buse pattue.....	L Amérique S pt. tempérée et l'Europe.
31	Archibuteo Sancti Johannis.....	L'Autour noir.....	L'Est et le Nord de l'Amérique Sept.
32	" Ferrugineus.	L'Epervier des Eucreuils de la Californie	L'Ouest de l'Amérique Sept.
33	Asturina Nitida.....	.....	Nord du Mexique et l'Amér. du Sud.
34	Nauclerus furcatus.....	Nauclerc à queue fourchue.....	Le Mississipi. la Pennsylvanie et le Wisconsin.
35	Elanus Leucurus.....	L'Epervier à queue blanche.....	Le Sud et l'Ouest de l'Amérique du Sud.
36	Ictinia Mississipiensis..	(*Mississipi Kite*).....	Les Etats du Sud, le Texas, le Mexique.
37	Rostrohamus Sociabilis.	(*Black Kite*).....	La Floride et le Sud des Etats.
38	Circus Hudsonius.....	(*Marsk Hawk*).....	L'Amérique Septemtrionale et Cuba.
39	Aquila Canadensis.....	L'Aigle doré.....	" "
40	Halietus Pelagicus.....	L'Aigle des Mers du Nord.....	Le Japon, les Posses. Russes de l'Amé.
41	" Washingtonii..	L'Oiseau de Washington.....	Le Kentucky.
42	" Albicilla.....	L'Aigle gris des Mers.....	Le Groënland et l'Europe.
43	" Leucocephalus	L'Aigle à tête blanche.....	Toute l'Amérique Tempérée.
44	Pandion Carolinensis...	L'Aigle Nonnette.....	" " Septemtrionale.
45	Polyborus Tharus.....	L'Aigle de Caracara.....	Le Sud de l'Amé. du Sud, la Floride.
46	Craxirex Unicinctus....	(*Harris's Buzzard*).....	Les Etats du Sud et le Mexique.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

OISEAUX DE PROIE.—(*Continuation.*)

	NOMS.		PARCOURS GÉOGRAPHIQUE.
47	Strix Pratincola.....	L'Effraye.....	L'Amérique Sept. et Tempérée.
48	Bubo Virginianus.....	Le Chat Huant Canadien ou Duc de Virginie..5 espèces.....	L'Amérique du Nord.
49	Scops Asio.....	Le Hibou moucheté.....	L'Amé. Sept., Temp. et le Groënland.
50	" McCalli.....	" " de l'Ouest.....	" " de l'Ouest.
51	Otus Wilsonianus.....	" à aigrettes longues	" " Tempérée.
52	Brachyotus Cassinii....	" à aigrettes courtes.....	" " " le Groënland et Cuba.
53	Syrnium Cinereum.....	Le grand Hibou cendrée.....	Le Nord de l'Amérique Sept.
54	" Nebulosum....	Le Hibou barré.....	L'Est de l'Amé. Sept. et la Californie.
55	Nyctale Richardsonii...	La Chevêche du Canada.....	Le Nord de l'Amé. Sept. et le Canada.
56	" Albifrons.....	" à tête blanche.....	" " " "
57	" Acadica.....	La Chevechette du Canada..(*Saw-Whet*)	L'Amé. Temp., Fort Tejon, la Californie.
58	Athene Hypugaea.....	La Chevêche à Terrier.....	Du Mississipi aux Mont. Rocheuses.
59	" Cunicularia....	" "	L'Ouest des Mont Roch., l'Amé. Nord.
60	Glaucidium Gnoma.....	La Chevêche Pigmée.....	L'Orégon, la Californie, le Mexique.
61	Nyctea Nivea.....	Le Hibou blanc ou Harfang.....	L'extrême Nord, le Canada, les Bermudes, le Groënland.
62	Surnia Ulula.....	Le Hibou-Epervier..(*Hawk Owl*).....	L'extrême Nord, le Canada.

PALMIPÈDES.

561	Cygnus Americanus....	Le Cygne commun.....	Tout le Continent de l'Amérique.
562	" Buccinator.....	" Sauvage ou à bec noir.....	L'Ouest de l'Amé., du Mississipi à l'Océan Pacifique.
563	Anser Hyberboreus.....	L'Oie Sauvage.....	Tout l'Amérique du Nord.
564	" Caerulescens.....	L'Oie Sauvage à tête blanche.....	" " "
565	" Gambelii.....	(*White Fronted Goose*).....	L'Amérique Sept. entière.
566	" Frontalis.....	.....	L'intérieure de l'Amérique Sept.
567	Bernicla Canadensis....	L'Outarde.....	L'Amérique Sept. entière.
568	" Leucopareia...	(*White Cheeked Goose*).....	Les rives Ouest de l'Amérique.
569	" Hutchinsii.....	L'Oie de Hutchinson.....	Le Nord et l'Ouest de l'Amé. Sept.
570	" Brenta.....	Bernasche.....	Les rives Est de l'Amé. et l'Europe.
571	" Nigricans.....	"	Les rives de l'Océan Pacif., rare sur les rives de l'Atlantique.
572	" Leucopsis.....	(*Barnacle Goose*).....	Fort douteux s'il se rencontre en Amé.
573	Chloephaya Canagica...	(*Painted Goose*).....	Iles Aleutiennes.
574	Dendrocygna Autumnalis....	Canard aux pattes longues.....	Vallée du Rio Grande, Texas, l'Amérique Nord.
575	" Fulva.....	.....	Le Fort Téjon, la Califor. Sud du Bréz.
576	Anas Boschas.....	Canard de France ou ordinaire.....	Tout le Cont. de l'Amé. et une partie de l Europe.
577	" Obscura.....	" noir.....	Les rives de l'Atlan. en Amé., inconnu dans les rives du Pacif. et en Europe.
578	Dafila Acuta.....	(*Pintail Duck*).....	Tout l'Amérique Sept. et l'Europe.

PALMIPÈDES.—(*Continuation.*)

	NOMS.		PARCOURS GÉOGRAPHIQUE.
579	Nettion Carolinensis....	Sarcelle aux ailes vertes.....	Tout l'Amér. Sept. et accidentel en Europe.
581	Querquedula Discors...	" " " Bleues	L'Est de l'Amé. Sept. jusqu'aux Mont. Roch., inconnu sur le Pacif. et en Eur.
582	Querquedula Cyaneptera	" à gorge rouge.....	Des Mont. Roch. au Pacif. accident. à la Louisiane, commun dans l'Ouest de l'Amé. du Sud.
583	Spatula Clypeata.....	Canard Spatule.....	Tout l'Am.; commun en Europe.
584	Chaulelasmus Streperus	(*Gadwall*).....	" " " "
585	Mareca Americana.....	(*American Widgeon*).....	" " " "
586	" Penelope.....	(*English Widgeon*)	L'Europe, accidentel sur les rives de l'Atlan., le Goënland.
587	Aix Sponsa.....	Canard Branchu.....	Tout l'Amérique.
588	Fulix Marila.....	(*Red Black Head*).....	Tout l'Amé. et l'Europe.
589	" Affinis.....	(*Little " "*).....	" " et accidentel en Europe.
590	" Collaris.....	Canard à collier	" " " "
591	Anthya Americana.....	" à tête rouge.....	" "
592	" Valisneria.....	(*Canvass back*).....	" "
593	Bucephala Americana..	(*Golden Eye*) Canard aux yeux d'or....	" "
594	" Islandica..	(*Barrow "*).....	Le Nord de l'Amérique, le St. Laurent.
595	" Albeola....	(*Butter Ball*).....	Tout l'Amérique.
596	Histrionicus Torquatus.	(*Harlequin Duck*).....	Les rivages à l'extrême Nord.
597	Harelda Glacialis.....	(*South Southerly*).....	L'Amérique du Nord ; l'Europe.

598	Polysticta Stelleri.....	(*Steller's Duck*).....	Le Nord-Ouest de l'Amé., l'Europe.
599	Lampronetta Fischeri...	(*Spectacled Eider*).....	L'Amérique Russe.
600	Comptolaemus Labradorius.....	Canard du Labrador.....	Nord-Est de l'Amérique Sept.
601	Melanetta Velvetina....	(*Velvet Duck*).....	Rivages Nord de l'Amé. Sept.
602	Pelionetta Perspicillalta.	(*Surf Duck*).....	" " "
603	" Trowbridgii.	(*Long Billed Scoter*).....	Sud de la Californie.
604	Oidemia Americana....	(*Scotter*).....	Rivages de l'Amérique Sept.
605	" Bimaculata....	(*Huron Scoter*).....	Lac Huron et lacs voisins.
606	Somateria Mollissima...	Canard Eider.....	Extrême Nord et Cercle Arct. de l'Am.
607	" Nigra.....	" "	N. O. de l'Amérique.
608	" Spectabilis ..	Roi des Eider.....	Régions Arctiques. le Pacifique.
609	Erismatura Rubida....	(*Ruddy Duck*).....	Tout l'Amérique Sept.
610	" Dominica ..	(*Black Masked Duck*).....	Iles Occidentalles, Lac Champlain.
611	Mergus Americana.....	(*Sheldrake*).....	Tout l'Amé. du Nord.
612	" Servator.....	(*Red Breasted Merganser*).....	" " " et l'Europe.
613	Lophodytes Cucullatus.	(*Hooded Merganser*).....	" " "
614	Mergellus Albellus.....	(*White* ").....	Accidentel en Amé. le Nord de l'Eur.

N. B.—L'auteur n'ayant pardevers lui aucune nomenclature de ces espèces en langue française, se trouve forcé de leur laisser leurs noms *scientifiques*, mais un peu barbares. Cette nomenclature contient également les " accidentels."

CONCLUSION.

Avant de conclure, l'auteur croit devoir avertir le lecteur de ne pas s'étonner si les auteurs contemporains et autres ont été largement mis à contribution—surtout Le Maoût, le traducteur élégant et souvent littéral de Wilson, de Chs. L. Bonaparte et d'Audubon, lorsqu'il s'agit des Oiseaux de l'Amérique ; Le Maoût, s'approprie leurs remarques, souvent sans leur en savoir gré ; probablement parce que l'histoire naturelle n'est que le résumé, la quintessence des observations d'un grand nombre d'auteurs mises en ordre, classifiées et dégagées d'inexactitudes ; une science où il ne s'agit pas d'inventer mais de noter exactement ce qui existe déjà.

Si l'auteur a assigné au Canada des Faucons, qui n'existent que dans d'autres latitudes, sur preuve du fait, il reconnaîtra volontiers son erreur et s'estimera heureux d'avoir accompli une partie de sa tâche, celle de créer de l'intérêt pour la science dont il s'agit, puisqu'il aura fait naître des contradicteurs. Il prend également occasion de remercier les amis éclairés dont les conseils lui ont été très-précieux.

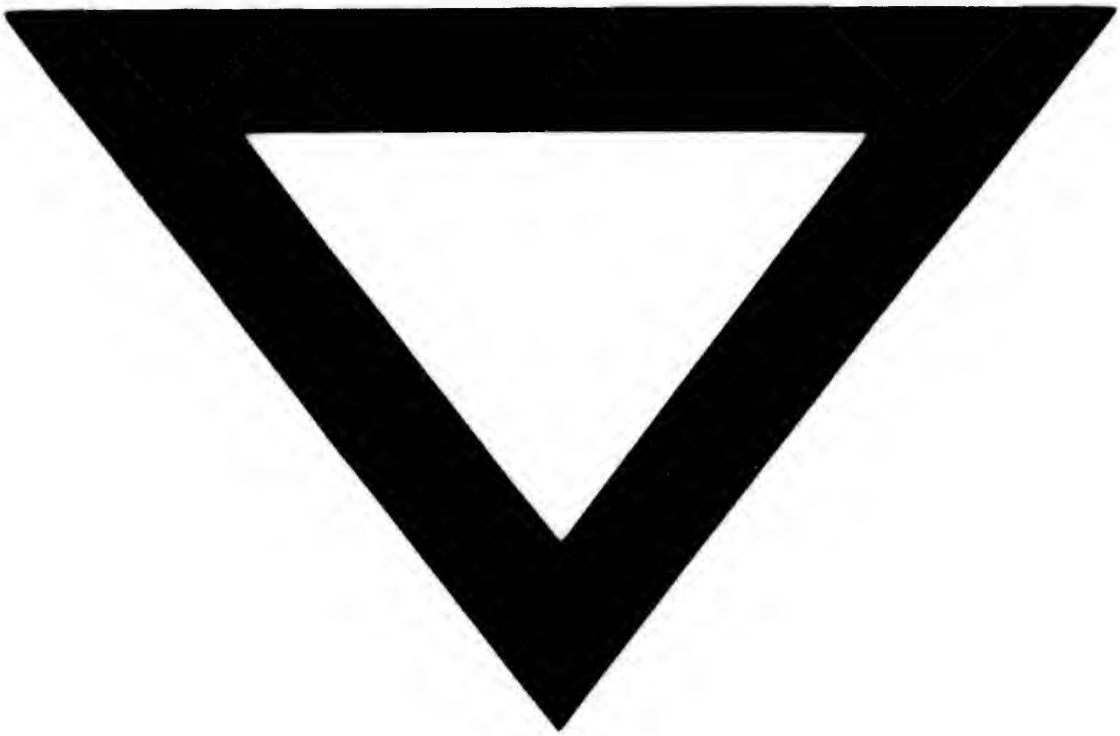
Au revoir.

TABLE DES MATIÈRES.

—

PAGES.

Epitre dédicatoire I
Index des chapitres IV
Discours préliminaire 3
Oiseaux connus de l'Amérique 6
L'Hon. G. W. Allan, de Toronto 7
Notions sur la structure de l'Oiseau 8
L'Aigle doré 13
L'Aigle à tête blanche 16
Combat entre un Aigle à tête blanche et un Cygne 17
Comparaison d'Audubon à Buffon, par Le Maoût 18
L'Oiseau de mystère 19
Le Chat Huant Canadien, ou Duc de Virginie, 20
Beau tableau d'Audubon 22
Le grand Hibou cendré 23
La Chouette grise (Syrnium Nebulosum) 24
Le Hibou à aigrettes longues 25
" " courtes 25
Le Hibou-Epervier (Surnia Ulula) 25
La Chevêche du Canada, ou de Richardson .. 26
" de Kirtland 26
" passerine (Saw Whet) 26
L'Effraye commun (Barn Owl) 27
Le Hibou blanc ou Harfang 28
Amusements du moyen âge 31
Vautours 32
Rapidité du vol d'un Faucon 32
Gerfaut d'Islande 33
Faucon pélerin 33
Faucon blanc 33

PAGES.
Incertitude sur l'existence de ces Oiseaux dans nos latitudes 34
L'Autour à queue rousse 37
L'Aigle nonette 38
Autour ordinaire 39
" de Pensylvanie 40
" de Stanley 40
Combat entre un Coq et un Autour 41
Le Faucon des Pigeons 42
L'Emerillon de St.-Domingue 43
" ordinaire 43
Observations intéressantes de Cassin 44
Histoire de Daedalion métamorphosé en Faucon 44
La Chasse à l'Oiseau 46
Manière de dresser les Faucons pour la chasse. 47
Ce que l'on entend par "Plaisirs de Prince". 48
La Fauconnerie se pratique encore actuellement en plusieurs pays 51
Le vicomte d'Eglington et les Tournois 51
Une idée pour la *noblesse* en Canada 51
Harrison Stevens et ses £20,000 52
Le Prince de Galles et son séjour en Canada. 52
Les Cygnes du Canada 52
Ile aux Oies et île aux Grues 52
Les Relations des Jésuites et l'abbé Ferland. 53
Les Ours du Labrador, d'après l'abbé Ferland. 55
Deux espèces de Cygnes 57
Un Cygne tué à l'île aux Grues en 1825 59
Buffon et Châteaubriand sur les Cygnes 60
L'Outarde 61
Chasse à l'Outarde en Canada 62
L'Oie Sauvage 63
Canards, Sarcelles 64
Canards dans le voisinage de Toronto 66
" ordinaire 68
" branchu 68
" Eider 69
Sarcelles aux ailes vertes, etc 70
Plongeons 70

PAGES.
Histoire véritable et naturelle de la Nouvelle-France—Boucher..... 71
Voyage en Amérique—Charlevoix..... 73
Biographie d'Audubon..... 78
Extrait du catalogue raisonné du *Smithsonian Institution*..... 85
Histoire de Nisus métamorphosé en Epervier et sa fille en Alouette..... 86
Conclusion..... 92